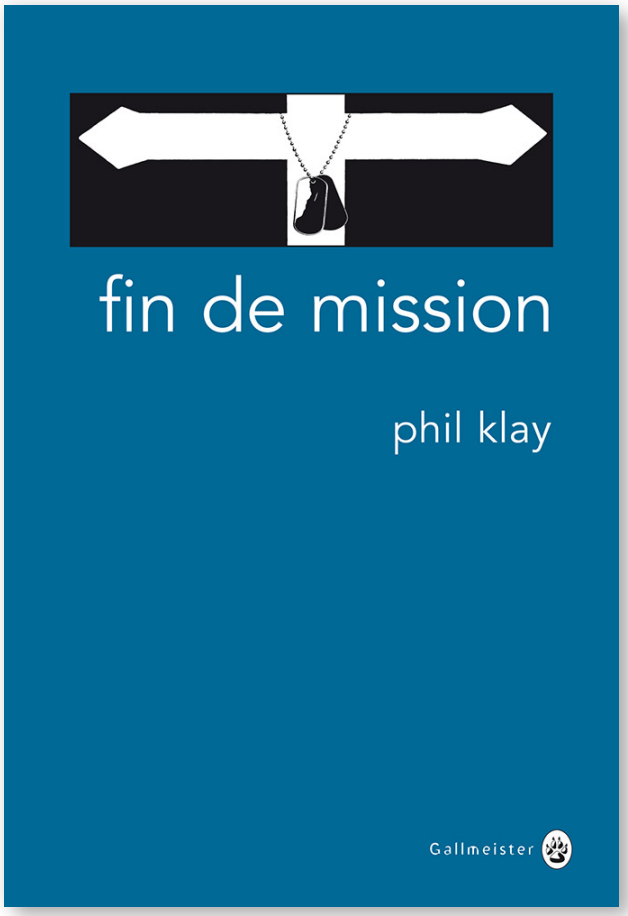
éditions Gallmeister

Fin de mission

Phil Klay



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Télérama 18 février 2015

LIVRES

FIN DE MISSION

NOUVELLES

PHIL KLAY

La guerre en Irak, par un tout jeune vétéran. En douze nouvelles coups de poing, Phil Klay dit la fureur des combats, les longs moments d'ennui. Et surtout la difficulté à reprendre place dans le chœur des hommes.

TT

« Une armée, c'est essentiellement une énorme menace de violence, ou c'est la violence déjà en action : ce n'est jamais autre chose que cela », a expliqué Tobias Wolff, l'auteur de *Dans l'armée de Pharaon* (1994), l'un des grands livres contemporains sur la guerre. Wolff y raconte ses *« souvenirs d'une guerre perdue »* à laquelle il participa, trente ans plus tôt, au Vietnam. Phil Klay n'a pas attendu tant de temps pour coucher sur le papier sa propre expérience de soldat. En 2007-2008, à l'âge de 25 ans, il était en Irak, engagé volontaire dans le corps des marines déployé dans la province d'Anbar. L'an dernier, il publiait *Fin de mission*, une immersion saisissante de réalisme en plein théâtre des opérations militaires américaines en Irak, récompensé par le National Book Award. Douze nouvelles qui disent crûment, durement et explicitement la violence et la terreur qui règnent en souveraines sur ce théâtre guerrier, et face à cela, les réactions désorientées de la psyché humaine, comme entamée par quelque chose d'inguérissable, d'irrémédiable et d'intransmissible. Lorsqu'on l'interroge aujourd'hui à ce sujet, Phil Klay cite volontiers le poète et pacifiste anglais Siegfried Sassoon, pour qui *« l'homme qui a vraiment connu le pire de la guerre est définitivement séparé de tous les autres hommes, exceptés ses compagnons d'armes »*.

L'engagement en Irak perçu par un artilleur, un aumônier, un logisticien...

Sur l'expérience de la guerre, l'un des narrateurs de *Fin de mission* a ces mots, entre ironie et désespoir : *« Tout le monde présumait que mon âme était profondément marquée par ma rencontre avec le Réel : le monde-tel-qu'il-est, dur, sans fard, violent (...), un séjour au Cœur des Ténèbres qui, s'il ne vous détruit pas, vous rend plus triste et plus sage. C'est des conneries, bien sûr. A l'autre bout du monde, j'avais principalement appris que, oui, même les durs pissent dans leur pantalon quand la situation devient effrayante, et que, non, ce n'est pas agréable de se faire tirer dessus, merci bien. »* Ils sont douze, les narrateurs qui se relaient, au fil des douze récits, pour raconter chacun, à la première personne et d'une voix, d'un ton singuliers le quotidien du soldat, qu'il soit artilleur, aumônier, démineur, logisticien ou membre du terrible service des affaires mortuaires. Douze hommes pas même en colère pour dire la fureur soudaine des combats, la menace des snipers, les mines qui explosent au passage d'un convoi, les cadavres qui parfois pourrissent à l'air libre, autour d'eux les chiens errants qui lapent les flaques de sang... Dire la mort – celle qu'on redoute, celle qu'on inflige. Dire aussi les longs moments d'ennui, le dégoût, les cauchemars, l'envie de penser à autre chose. Et, au retour du guerrier auprès des siens, le fossé qui s'est creusé, la difficulté à reprendre la vie ordinaire auprès d'amis, de fiancées, de frères, de parents qui ne savent rien de ce qui s'est passé là-bas, à des milliers de kilomètres de l'Amérique paisible, et ne pourront jamais l'entendre.

Ce qui frappe et étreint, au fil des pages de *Fin de mission*, c'est la justesse des voix qui se succèdent, et l'infinie nuance de la représentation de la guerre et de la psychologie du guerrier, qu'ensemble ces voix dessinent. Ni pacifiste ni belliciste, *Fin de mission* n'est en rien un plaidoyer ou un réquisitoire. Un constat plutôt, âpre et lucide, teinté d'un humour sans illusion, mais sans cynisme non plus. Sous-tendu par un humanisme essoré de toute trace de candeur, que l'expérience des combats a pu ébranler, mais non pas entamer. – ***Nathalie Crom***

| *Redeployment*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe | Ed. Gallmeister | 320 p., 23,80 €.

RETROUVEZ LE PORTRAIT DE PHIL KLAY LE 20 FÉVRIER SUR TÉLÉRAMA.FR

Gallmeister
Presse
Le Monde
13 février 2015
DES LIVRES

Phil Klay
Vérités de guerre

« Fin de mission », recueil d'un jeune Américain vétéran d'Irak, traduit au plus juste l'expérience du front. Colum McCann salue ici l'exploit

Soldat américain en Afghanistan, 2007. TIM HETHERINGTON/ MAGNUM PHOTOS

COLUM MCCANN
écrivain

Où que nous vivions, nous sommes déchirés par quelque forme de conflit. Pratiquement tout le monde s'est retrouvé touché par une guerre ou par ses conséquences. Nos grands-pères étaient là quand Bergen-Belsen déversait ses puanteurs dans l'atmosphère, nos pères quand les petits Vietnamiens, incendiés au napalm, couraient dans les rizières. Nos grands-mères ont connu Londres sous les décombres, nos mères peuvent parler d'un Cambodge transformé en ossuaire. Nos sœurs ont suivi les événements en Afrique du Sud, nos frères étaient présents à Gaza.

Dieu nous en garde – mais à quoi bon se voiler la face ? –, nos fils et filles auront aussi leurs récits de guerre. Des guerres qui, inéluctablement, nous cernent et nous décrivent.

Rapporter ce que les hommes s'infligent, cette terrible vérité, est le travail de la littérature. Nos vieux concepts d'amour, de fierté, de sacrifice et de compassion ont leurs corollaires : haine, rancœurs, suffisance, sauvagerie. Un maelström dont il faut s'efforcer d'extraire quelques onces de sens.

En cette ère de communications immédiates, les guerres d'Irak et d'Afghanistan ont eu cela de remarquable que l'information y a été manipulée, muselée, étouffée. Interdiction absolue de montrer les cercueils des soldats aux journaux télévisés du soir. Les drapeaux ne sont pas assez grands pour masquer la honte de batailles auxquelles personne n'a rien compris. Les opposants ont été tournés en ridicule, et les journalistes *embedded* – encadrés par les troupes –, comme s'ils faisaient partie du matériel.

Cependant vérité rime avec gravité, et la pesanteur nous cloue au sol. On aura beau éloigner la sombre réalité, la vérité finit toujours par s'imposer.

L'ouvrage a fait sensation. Signe que l'Amérique, sans doute, se regarde enfin dans la glace, sous les couches de poussière déposées par ses bombes

Fin de mission, le recueil de nouvelles de Phil Klay, est sans doute ce que la littérature nous rapporte de plus pesant sur l'intervention américaine en Irak. Douze nouvelles, dures et précises, qui offrent une vision kaléidoscopique et volontairement contradictoire des combats. Klay a servi chez les marines. Officier chargé des médias, mais témoin direct des horreurs du champ de bataille. De retour aux Etats-Unis, il s'est interrogé sur son passé militaire. En 2014, *Fin de mission* a remporté le National Book Award, l'un des prix les plus prestigieux des Etats-Unis. L'ouvrage a fait sensation. Signe que l'Amérique, sans doute, se regarde enfin dans la glace, sous les couches de poussière déposées par ses bombes.

Confidence : j'ai eu Phil Klay parmi mes étudiants du Hunter College, à New York. J'ai vu ses récits prendre forme, je l'ai vu tâtonner, échouer, mettre en place tout un jeu d'oppositions. J'ai vu le muscle travailler la morale et le doute. Je l'ai poussé à affronter la question difficile de son engagement envers son pays – envers la littérature aussi. En lisant les six mots qui ouvrent ce recueil, *« On a tiré sur des chiens »*, j'ai tout de suite compris que j'avais affaire à un vrai auteur. Peu d'écrivains sont capables de composer de tels récits.

On n'apprendra pas à Klay que chaque homme est pluriel. Son recueil met au jour les inévitables contradictions qui découlent de l'engagement volontaire. En acceptant de servir, il se préparait déjà à témoigner. Avec acuité et profondeur, il nous livre aujourd'hui un portrait intime et complexe de la guerre, tour à tour drôle, lyrique, féroce. Avec quelle maestria il brise le mythe du soldat américain. Personne n'est ici un héros. Personne n'y est caricaturé non plus. La vérité est nuancée.

Bien d'autres auteurs se proposent actuellement d'éclairer les conflits récents. Pour ne citer qu'eux, Kevin Powers, Ben Fountain, Brian Turner, Lea Carpenter, Eliot Ackerman, Chris Robinson, Gavin Kovite et Siobhan Fallon taillent également dans le vif. Cela n'est plus un compte-gouttes, mais un jet continu.

Wilfred Owen, grand poète de la première guerre mondiale, parlait d'*« hommes au front ensanglanté sans blessure apparente »*.

LIRE LA SUITE PAGE 2

2 ▸**La « une », suite** Rencontre avec Phil Klay

3 ▸**Traversée** Trois romans néo-soixante-huitards

4 ▸**Littérature française** Emmanuelle Pagano, Miguel Bonnefoy

5 ▸**Littérature étrangère** Imre Kertész, Naguib Mahfouz

6 ▸**Histoire d'un livre** *De Révolution en République. Les chemins de la France,* de Mona Ozouf

7 ▸**Essais** Christian Jouhaud réinterprète la journée des Dupes

8 ▸**Le feuilleton** Eric Chevillard se coule dans la langue de *Lava,* de Rémi David

10 ▸**Rencontre** Axel Honneth, philosophe optimiste

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

La sagesse ne va pas sans dire

C'est une voix souveraine et un peu fêlée, une raison qui garde mémoire de la folie, une écriture en quête de clameur. En 1974, cinq ans avant sa disparition, le philosophe italien Giorgio Colli s'exprime à la radio. Traducteur d'Aristote et grand spécialiste de Nietzsche, auteur d'un travail monumental sur les sagesses grecques, cet esprit secret prend le micro pour une série d'émissions où il raconte l'émergence de la philosophie occidentale, avec une magnifique érudition et sur le mode du dépit amer. Un *« bouleversement fatal »*, voilà en effet, pour Giorgio Colli, ce qui restera attaché au nom de Platon, comme en témoigne *La Naissance de la philosophie,* le bref ouvrage tiré de cette série radiophonique, réédité dans une belle collection de poche que lancent les Editions de l'Eclat (120 p., 7 €).

La lecture de ce livre enchante et surprend, tant elle charrie de paradoxes. Impeccablement rédigé, ce texte n'en fustige pas moins la chose écrite pour faire l'éloge de l'oralité propre aux sagesses présocratiques. D'une belle élégance stylistique, ce discours reproche toutefois à Platon d'avoir inventé une *« forme littéraire »* en rupture avec les modes d'expression, énigmatiques et poétiques, qui l'avaient précédée. Solidement charpenté, cet essai n'hésite pas à brocarder la raison dialectique comme une puissance destructrice, bâtie sur les ruines d'une parole archaïque dont la folie faisait à la fois la fécondité. Page après page, on croise Apollon et Dionysos mais aussi Héraclite, Parménide et Zénon d'Elée. A l'horizon, pour Colli, se profile toujours la menace d'une chute, d'une décadence : de la sagesse à la philosophie, du mystère à la raison, de l'exaltation à l'abstraction. La philosophie est une littérature rationnelle, sèche, qui a oublié la folie créatrice, la religion primordiale, *« le fond caché des choses »* : voilà tout ce que Giorgio Colli voulait dire, ce qu'il a dit avec tant de force. Sous sa plume, toute l'histoire de la philosophie se résume à ce renoncement ravageur, qui fait de chaque penseur un sage déchu et un écrivain accompli. ■

▸*Signalons, du même auteur, la parution d'***Après Nietzsche,** *L'Eclat, « Poche », 190 p., 8 €.*

9 ▸**Enquête** Comment les ouvrages consacrés à la musique accompagnent les mutations du livre – mieux, les précèdent

Phil Klay évoque, pour « Le Monde des livres », ses intentions et ses choix dans l'écriture des douze étonnantes nouvelles de « Fin de mission »

« Explorer l'acte de tuer »

RENCONTRE

MACHA SÉRY

Fendre l'armure. Aux Etats-Unis, les associations (« Veterans Writing Project » « Military Experience and the Arts ») se multiplient afin de permettre aux soldats de consigner leurs souvenirs des conflits. Auteur de *Fin de mission*, Phil Klay, ancien marine qui stationna treize mois en Irak entre 2007 et 2008, a suivi un atelier d'écriture réservé aux vétérans à l'université de New York. *« La génération dont je fais partie n'est pas rentrée au pays comme ceux de la seconde guerre mondiale, qui ont tu leur expérience, alors que les civils leur vouaient une immense gratitude, ni ceux du Vietnam, qui étaient peut-être fiers de ce qu'ils avaient accompli à titre individuel, mais auxquels la société renvoyait une image honteuse,* dit au « Monde des livres » l'écrivain lors de son passage à Paris, le 6 février. *Aujourd'hui, les vétérans sont conscients qu'il leur faut trouver des voies pour faciliter les échanges, toujours difficiles, avec les civils, et dissiper les clichés de part et d'autre. »* Sans leçon ni clairon. Car, depuis leur engagement en Afghanistan et en Irak à la suite du 11-Septembre, les Etats-Unis ont vu les récits de guerre, florissants à l'époque du Vietnam, se multiplier sous forme de Mémoires ou de fictions – qu'on songe au magistral *Yellow Birds*, d'un autre vétéran d'Irak, Kevin Powers (Stock, 2013, récompensé par le Prix littéraire du *Monde*). Frank Decker et Lucas Spero, les héros récurrents de Don Winslow et George Pelecanos, deux détectives ayant servi au Moyen-Orient, ont, eux, ouvert la voie à un nouvel archétype dans le roman policier.

Le recueil de nouvelles *Fin de mission* a valu au jeune trentenaire Phil Klay le National Book Award 2014. Par où l'on voit que l'homme est doublement aguerri. Car *Fin de mission* possède cette densité, ce laconisme qui font la grande force des romans de William March et de John Dos Passos. On le sait, la littérature de guerre est une mine de clichés et ce genre, où se concentre toute la condition humaine, l'un des plus exigeants. *« Ce qui m'importe,* précise Phil Klay, *est la vérité émotionnelle. L'*Iliade *n'est pas réaliste. Si un fantassin de la guerre de Troie le lisait, il aurait quantité de reproches à formuler. Néanmoins, tous les vétérans ayant lu l'*Iliade *peuvent dire que, oui, c'est ça la guerre, c'est ce qu'ils ont ressenti. Prenez les récits de Kurt Vonnegut sur le Vietnam, leur style est assez surréaliste mais ils figurent parmi les textes les plus puissants et honnêtes que j'ai lus sur la guerre. »*

Phil Klay.
THIBAULT STIPAL POUR « LE MONDE »

Après la première guerre mondiale et la perte de sens éprouvée par les soldats dans les tranchées, une forme narrative s'est, en un siècle, peu à peu, imposée : le fragment, la ronde de récits. En témoignent *Compagnie K*, de William March (1933 ; Gallmeister, 2013), *Sous les bombes*, de Gert Ledig (1956 ; Zulma, 2013), *La Route des Flandres*, de Claude Simon (Minuit, 1960), *Quatre soldats*, d'Hubert Mingarelli (Seuil, 2003)... Pourquoi le kaléidoscope plutôt que le soliloque ? Pour exprimer une pluralité de points de vue et signifier qu'en temps de guerre, « épopée » est désormais gravée au monument aux morts, au-dessus d'« idéalisme ».

Constellation de douze histoires contées à la première personne, *Fin de mission* est ainsi hanté par l'ambivalence morale. Certes, l'ennemi est le « méchant » pour les marines. Mais ceux-ci feignent d'ignorer qu'eux-mêmes ne sont pas « bons » par définition. Après avoir pilonné l'ennemi, un artilleur aspire à *« manger sainement »*. A la cantine, ses potes se réjouissent : *« Il était temps qu'on tue quelqu'un. »* Ailleurs, autre jour : un officier tranche la gorge d'un moribond. *« Tuer un homme avec un couteau, ça fait du bien. »* A des fins statistiques ou de franche rigolade, des commandants augmentent le nombre de *« contacts avec l'ennemi »* par deux tactiques aussi grotesques : faire danser un soldat nu sur le toit de la caserne afin de provoquer l'adversaire ; proférer par haut-parleur les insultes les plus dégradantes de sorte que, pris de fureur, les insurgés improvisent une vaine riposte. *« Mon but n'était pas d'être exhaustif parce que c'est impossible,* explique Phil Klay. *Il manque, par exemple, le point de vue d'une femme marine, d'une famille de soldat, ainsi qu'un narrateur irakien. En un sens, il s'agit d'un puzzle inachevé et que j'ai conçu comme tel. J'éprouve, en effet, des sentiments mitigés à l'égard de cette tradition de la littérature de guerre, où un vétéran rentré au pays*

Sans que l'auteur ait besoin de le souligner, le sentiment d'exil n'est jamais plus vif qu'au retour du vétéran

délivre aux civils l'authentique vérité. J'ai donc choisi douze narrateurs qui ne sont pas forcément d'accord entre eux, ce qui donne plus d'espace au lecteur pour l'identification et l'esprit critique. Cela permet également d'explorer des situations similaires sous différents angles, l'acte de tuer par exemple. »

Car tous les personnages n'ont pas le goût immodéré du sang. Un soldat rumine après avoir ôté une vie en légitime défense. Et cet officier, d'ordinaire loin des combats, n'oublie pas l'image qu'il a vue dans des lunettes thermiques. Sous ses yeux, un adolescent irakien, grièvement blessé, est passé du blanc au gris puis au noir, absence de couleur signalant le décès. Sans que Phil Klay ait besoin de le souligner, le sentiment d'exil n'est dans ses nouvelles jamais plus vif qu'au retour du vétéran. Ni l'ironie plus cinglante que lorsqu'elle naît du parallèle des situations. Tel est le cas de la première histoire. Dans la lignée d'Ambrose Bierce, qui consigna le souvenir de ses camarades dévorés par des porcs sauvages durant la guerre de Sécession, Phil Klay, par la voix de son personnage, résume l'opération « Scooby » : fusiller les cabots qui lapent le sang des cadavres. Rentré chez lui, le permissionnaire doit, la mort dans l'âme, euthanasier son chien.

Les douze nouvelles de *Fin de mission* tracent les contours flous d'un bourbier vécu à hauteur d'hommes. Les uns en première ligne, les autres au second plan. Ceux-là voient la mort tous les jours. Ceux-ci – aumôniers, administratifs ou préposés au ramassage des corps – ne connaissent la peur et l'excitation qu'indirectement. Inaptes à renouer pleinement avec leur vie d'antan, ils se situent pourtant en dehors de la communauté des combattants qui seule suscite la curiosité un peu morbide des civils. Dans le miroir qu'il tend aux amis et familles de soldats, Phil Klay déploie, là encore, tout l'éventail des réactions : le père ultra-patriote choqué d'entendre la litanie d'injures sexuelles dont son fils abreuvait l'ennemi, la petite copine qui s'éloigne, l'inconnue qui révèle son passé d'enfant battu à un ancien soldat, le pensant autant meurtri qu'elle par une guerre qu'il a, en fait, passée derrière un bureau...

Le terme de « redéploiement », titre original du recueil, condense la feuille de route que semble s'être assigné l'écrivain : décrire l'avant et l'après, là-bas et ici. Faire du neuf avec les armes séculaires du récit de guerre que sont l'absurdité et l'humour noir. En cela, Phil Klay a rempli sa mission. ■

Extrait

« Et puis mon père, comme si c'était une remarque en passant, il me demande, "Mais, quand tu t'es engagé, pourquoi tu n'as pas choisi l'infanterie ?" et le sentiment que j'éprouvais a éclaté comme une bulle.
– Qu'est-ce que tu as fait ?
– Rien. J'étais dans l'armée, maintenant. J'ai suivi une formation. J'ai reçu des colis de ma mère et des e-mails patriotiques de mon père. Il m'envoyait des documents PowerPoint avec des photos de soldats, ou des plaisanteries et des discours sur "les troupes" qui parlaient d'elles comme si elles chiaient de l'or. J'avais 18 ans, j'avalais tout ça. Mais j'avais aussi des cours où j'apprenais à faire de la propagande, et ça donnait une putain d'impression bizarre.
"On avait un instructeur, dis-je, qui a passé tout un cours à nous parler des publicités qui avaient joué un rôle dans notre engagement dans l'armée, et à nous expliquer qu'on était bêtes de s'y laisser prendre. Il nous disait : 'J'aime l'armée. Mais vous avez une idée des conneries qu'on raconte dans ces publicités ?' Il consacrait tout son temps à nous faire reconnaître la propagande dans la vie civile de manière que nous puissions utiliser les mêmes techniques dans la guerre. Il nous disait : 'La vraie vie et les autocollants de pare-chocs, ça fait deux, alors, n'oubliez pas : si vous dites la vérité, personne ne vous croira.'
– Je ne pense pas que ce soit une bonne façon d'envisager les choses.
– Ouais, eh bien, il a raison. En Irak, on a dit beaucoup de vérités et beaucoup de conneries aux Irakiens. Une partie de ces conneries a été très efficace.
– C'est étrange de penser que quelqu'un fait ça pour gagner sa vie. Quand on entend le mot propagande, *ça fait penser à ces affiches de la seconde guerre mondiale. Ou à la Russie de Staline. »*

« OPÉRATION D'INFLUENCE », DANS FIN DE MISSION, PAGES 211-212

L'EXPRESS
4 février 2015

Lignes de front

Avec *Fin de mission*, couronné par le *National Book Award*, l'américain Phil Klay livre 300 pages de fureurs sur les marines en Irak. Explosif !

Ils sont aumônier, membre du service des affaires mortuaires, agent des services diplomatiques, spécialiste en opérations d'influence, artilleur qui n'a jamais vu le corps de ses ennemis, lieutenant chargé de l'administration à Falloudja (profil le plus proche de celui de l'auteur), soldat du génie défiguré à vie par un engin explosif improvisé (EEI)… Ils se sont engagés pour fuir leur campagne, pour l'argent, l'honneur, la patrie, l'action, l'avancement. Ils tuent les insurgés le jour, jouent à la console le soir et rêvent de sexe la nuit, pansent les plaies, ramassent les cadavres, pleurent leurs amis tombés, mais aussi leurs jeunes victimes… Aucun ne se sent vraiment héros ou brave. « Bardés de leur armement, les marines sont des guerriers terrifiants. Dans le chagrin, on dirait des enfants », songe l'aumônier de l'infanterie, qui, lui-même, ne trouvant plus aucune réponse dans ses prières, se met à douter. Il est vrai que le stupide et brutal capitaine Boden (« Les marines ne tirent pas de coup de semonce »), obnubilé par le tableau d'honneur du nombre de contacts avec l'ennemi, entraîne ses hommes à la mort en les faisant parader à demi nus sur les toits afin de provoquer les rafales…

Si cinglant soit-il, *Fin de mission,* composé de 12 nouvelles irakiennes « torpillant » la mythologie du marine, n'a pas suscité d'oppositions frontales. Le but avoué de Phil Klay était d'entamer le dialogue avec la population américaine, « souvent apathique » et qui, selon lui, s'en sort facilement en envoyant ses volontaires ferrailler en son nom à l'autre bout du monde. Pari réussi, grâce à la succession des points de vue de ses 12 vétérans – tous narrateurs – qui passeront autant de temps « en guerre » contre leur entourage une fois revenus au pays. C'est ce traitement – les mêmes thèmes, le bien, le mal, la culpabilité, la peur, la violence, sous différents angles – qui fait toute la force de ce livre, le lecteur passant successivement de l'empathie à l'incompréhension, de l'identification à l'exécration.

Injures par haut-parleur

Certaines nouvelles attirent l'effroi. Ainsi de la scène du « nettoyage » d'une maison pleine d'« enculés de *hajjis* [terme générique infamant désignant l'ennemi] », de la « confession » du préposé à la guerre psychologique hurlant des injures par haut-parleur pour faire sortir les djihadistes de leurs tanières, ou encore du récit par le soldat Jenks de l'attaque qui a détruit son visage et des 54 interventions chirurgicales qui ont suivi. D'autres scènes forcent le sourire. Car

d'absurdité, cette guerre n'en manque pas, même lorsque les fusils se sont tus, comme dans la région de Tikrit, où, à peine débarqué, un agent diplomatique responsable d'une « équipe de reconstruction provinciale intégrée » assiste, effaré, à la dilapidation de l'argent public – station de traitement de l'eau défectueuse, coûteux centre de réunions déserté, pelouse plantée à prix d'or, formation de veuves à l'apiculture, velléité ubuesque d'un millionnaire du Kansas de créer une équipe irakienne de base-ball…

Surréaliste, mais plus que probable. Phil Klay, 31 ans, s'est en effet nourri de sa propre expérience. Alors qu'il est étudiant dans le New Hampshire, Phil s'engage dans les marines en 2005, par attachement familial à la nation et pour participer à « une cause qui le dépasse ». Un engagement qui le mènera, treize mois durant, en Irak, dans la province d'Al-Anbar, comme officier des affaires publiques, avant de rejoindre l'université de New York et d'obtenir un master en *creative writing*.

Intelligence du cœur

Ces années sous le drapeau américain, doublées de la lecture de multiples ouvrages sur le sujet, mais aussi du *Journal d'un curé de campagne,* de Bernanos, ou encore du *Monde connu,* d'Edward P. Jones, teintent son texte d'un réalisme extraordinaire. Un réalisme couronné par le National Book Award 2014 – fait exceptionnel pour un premier roman – et applaudi par les plus grands, dont Colum McCann, auteur d'*Et que le vaste monde poursuive sa course folle.*

Le plus étonnant, avec *Fin de mission* (*Redeployment,* en anglais), qui restera comme l'un des grands livres de guerre, c'est que, au terme de ces 300 pages musclées de fureur et de folie humaines, vous en redemandez. Serait-ce dû à l'intelligence de cœur de l'auteur, à l'impartialité de son ton et à la notable propension à douter de ses personnages ? •

Marianne Payot

Fin de mission,
par Phil Klay.
Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe.
Gallmeister, 320 p., 23,80 €.

« Quelqu'un a dit la guerre, c'est 99 % d'ennui absolu et 1 % de pure terreur. Il n'a pas été MP [membre de la police militaire] en Irak. Sur la route, j'étais effrayé en permanence. Ce n'est peut-être pas de la terreur pure. Ça, c'est quand l'EEI explose. Mais une sorte de terreur secondaire qui se mêle à l'ennui. C'est donc plutôt 50 % d'ennui et 49 % de terreur ordinaire, qui n'est autre que le sentiment général que vous pourriez mourir à tout instant et que tout le monde dans ce pays veut vous tuer. Et puis, bien sûr, il y a ce 1 % de pure terreur, quand le rythme de votre cœur s'emballe, que votre vision se resserre, que vos mains deviennent blanches et que votre corps tout entier se met à bourdonner. Vous êtes incapable de penser. Vous n'êtes plus qu'un animal, exécutant les gestes que l'on vous a appris à faire. Ensuite, vous retournez à votre terreur ordinaire, vous redevenez humain, vous vous remettez à penser. » •

Libération
5 février 2015

Comment ça s'écrit

Embedded avec Phil Klay

Par MATHIEU LINDON

La guerre comme si vous y étiez, ou que vous en reveniez. Il y a une violence incroyable dans les douze nouvelles de *Fin de mission*, le premier livre (récompensé l'an dernier par le National Book Award) de Phil Klay, né en 1983 et marine en Irak de 2007 à 2008. Chaque texte est écrit à la première personne, qui n'est jamais la même de l'un à l'autre. «*On avait tiré sur des chiens. Pas par accident. De façon délibérée.*» Le livre commence ainsi. Dans quel état faut-il que soient les marines pour en arriver à tuer des chiens qui viennent lécher le sang des cadavres? Début de réponse dès la deuxième page, quand «*vos pensées ne vous viennent pas dans le bon ordre*». «*Vous essayez de penser à chez vous, et puis vous êtes dans la salle de torture. Vous revoyez les morceaux de corps humain dans le placard et le débile mental dans la cage. Il criaillait comme un poulet. Sa tête était rétrécie, elle n'était pas plus grosse qu'une noix de coco. Il vous faut un petit moment pour vous rappeler que vous avez entendu le docteur dire qu'ils lui avaient injecté du mercure dans le crâne, mais même après ça, ça n'a toujours pas de sens.*» Les civils croient que les militaires ne peuvent rien partager. «*Il y a une vieille plaisanterie: "Combien d'anciens du Vietnam faut-il pour changer une ampoule?" "Vous ne pouvez pas savoir, vous n'y étiez pas."*» Mais la guerre ne rend pas «*plus triste et plus sage*» comme si ceux qui l'ont faite avaient rencontré une fois pour toutes «*le Réel*». Outre des peurs et des horreurs, c'est autre chose qu'elle apporte. «*Ce qui est bizarre, quand on est allé à la guerre, en tout cas pour moi, c'est que vous vous sentez effectivement meilleur que la plupart des gens. Vous avez risqué votre vie pour quelque chose qui est plus grand que vous. [...] Peut-être que vous ne compreniez rien à la politique étrangère de l'Amérique, ni pourquoi on était en guerre. Peut-être que vous ne le comprendrez jamais. Mais cela n'a pas d'importance. Vous avez levé la main pour dire: "Je suis prêt à mourir pour ces bons à rien de civils."*»

«Parfois la douleur était telle que je comptais jusqu'à trente dans ma tête, et je recommençais, sans arrêt. Je me disais, Je peux le faire. Je peux aller jusqu'à trente. Si je suis encore en vie à trente, alors c'est bon.»

«Histoires de guerre» est le titre d'une des nouvelles. Le narrateur est ami d'enfance de Jenks avec qui il était en Irak et dont le véhicule a explosé. «*Jenks, c'est moi, mais en moins chanceux.*» L'autre est entièrement brûlé. Elle est loin derrière, l'époque où «*les petites culottes tombaient toutes seules*» parce qu'il suffit d'être marine pour séduire. Pour Jenks, désormais, «*le simple fait de m'approcher d'une nana serait insultant*». Les deux hommes ont rendez-vous avec une fille travaillant pour «*un groupe d'écrivains de l'association Iraq Veterans Against the War. Ils ont organisé des ateliers, une sorte de thérapie par l'écriture*». Pour le narrateur, c'est de la foutaise. Qu'est-ce que cette fille connaît au sujet? «*Je parie que ses parents l'ont gardée enveloppée dans du papier bulle jusqu'au moment d'entrer dans une de ces universités chic de la côte est.*» Mais Jenks parle, essaie de se faire comprendre. «*Parfois la douleur était telle que je comptais jusqu'à trente dans ma tête, et je recommençais, sans arrêt. Je me disais, Je peux le faire. Je peux aller jusqu'à trente. Si je suis encore en vie à trente, alors c'est bon.*» Il est question de Stanley Kubrick, *Full Metal Jacket* aurait «*suscité plus d'engagement dans le corps des marines que n'importe quelle publicité à la con en faveur du recrutement*», parce que, insiste le narrateur, «*il n'y a pas de films contre la guerre*», «*c'est quelque chose qui n'existe pas*». Il est énervé, le narrateur. «*Tu veux apprendre aux gens ce qu'est la guerre? [...] Mets-toi à tirer sur les enfoirés. Pose des bombes dans les rues. Envoie des gosses arriérés mentaux se faire sauter au milieu de la foule. Planque-toi et dégomme les agents de police de New York.*» La fille veut savoir comment était Jenks avant? Le narrateur se lâche dans les dernières phrases du texte: «*Pour être tout à fait honnête, il n'était qu'une merde insignifiante. Et certainement pas un bon sujet pour une pièce, dis-je en souriant. Heureusement qu'il a pris feu, hein?*»

Les narrateurs de Phil Klay composent chacun à leur manière avec la guerre (l'un est aumônier, un autre dans les services mortuaires, un autre encore chargé d'introduire le base-ball en Irak), l'humour se mêle à l'abomination des situations. Il y a les hommes qui tuent pour la première fois, ceux qui voudraient calculer la part de responsabilité de chacun dans un tir d'artillerie. Et les civils qui ne font que semblant de «*se soucier des autres*», ceux qui attendent la suite quand on leur raconte une histoire épouvantable. Et cette fatalité pour les soldats de devoir penser dans ce qui n'est pas forcément «*le bon ordre*» pour les autres humains. «*Quelque part il y a un cadavre étendu sur le sol, en train de blanchir au soleil. Avant d'être un cadavre, c'était un homme qui vivait, respirait, et qui peut-être assassinait, voire torturait, le genre d'homme que j'avais toujours eu envie de tuer.*» ◆▶

PHIL KLAY *Fin de mission*
Traduit de l'américain par François Happe.
Gallmeister, 312 pp., 23,80 €.

LE FIGARO Littéraire

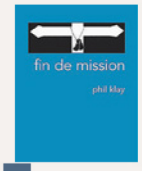
5 février 2015

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par Éric Neuhoff eneuhoff@lefigaro.fr

Cauchemars irakiens

ON LA FAIT. On en parle. La guerre est là. Le théâtre des opérations s'appelle l'Irak. Quel merdier, pour reprendre un titre de Michael Herr. Les nouvelles de Phil Klay pourraient porter la mention : en direct de l'horreur. Les cadavres pourrissent au soleil. Les chiens les dévorent petit à petit. Impossible de récupérer certains corps : des snipers sont tapis sur le toit des immeubles, on ne sait où. Même les véhicules blindés ne sont pas sûrs. Les mines sont dispersées un peu partout. Les explosions vous laissent hagard, incrédule. Les combats ont quelque chose d'absurde et de minuscule. Et cette trouille au ventre qui ne vous lâche plus. La balle fatale risque de venir de n'importe où. Klay, qui est un vétéran des marines, connaît le théâtre des opérations. Sa prose a un côté précis, viril et sophistiqué à la fois. Il sait user du machisme, regarder la violence en face, s'offrir des moments de rare douceur. Voilà un endroit où le pire crétin, quand il est tué sous vos yeux, devient soudain votre meilleur ami. Allez expliquer ça à ceux qui sont restés chez eux. Klay se met dans la peau d'un aumônier auquel un soldat confesse ce qui a de fortes chances d'être des crimes de guerre, se glisse dans les tourments d'un copte retourné à l'université d'Amherst (il essaie de raconter à une Noire convertie à l'islam ce qui se passait vraiment là-bas), d'un grand brûlé qui a subi 54 interventions chirurgicales. Il fait ça en virtuose. En quelques pages, on en apprend plus sur la réalité du front qu'en des dizaines de reportages. *Fin de mission* prouve la supériorité de la littérature sur le journalisme. C'était pareil avec Tim O'Brien et le Vietnam. Le ton change. Chaque narrateur a le sien. Il y a des moments où il vaut mieux rire de tout cela. Un milliardaire philanthrope expédie des tenues de base-ball pour qu'on enseigne les rudiments de ce sport aux populations locales. Un gradé suggère de montrer aux veuves comment récolter du miel. Ces jeunes gens, des gamins, atterrissent dans un pays qu'ils étaient incapables de repérer sur une carte. Il y a beaucoup de choses qui volent en éclats, les membres, les illusions, la dignité. Quand ils rentrent aux États-Unis, ça n'est plus ça. Leurs fiancées ne les reconnaissent pas. Les gestes n'ont plus le même sens. Alors ils racontent des histoires qui ne sont pas tout à fait exactes, font semblant de croire que l'avenir peut être réparé. *« Rentrer, c'est comme respirer pour la première fois après avoir failli se noyer. »* Dans leurs insomnies, ils revoient cette compagnie entière qui avait attrapé de l'herpès, l'ennui qui n'avait pas le goût d'ici, les minutes chauffées à blanc, ces soirées épuisées à jouer sur leurs consoles Nintendo. C'est tout juste s'ils ne regrettent pas ces épisodes extrêmes. *« Il y a deux façons de raconter l'histoire. La drôle et la triste. »* Klay mélange les deux, avec un art qui n'appartient qu'à lui, des phrases en fil barbelé, des dialogues qui résonnent dans le silence d'un bar où même le juke-box se tait. Dans les têtes, la guerre ne finit jamais. Un des héros assure que *Full Metal Jacket* a suscité davantage d'engagements que les publicités en faveur du recrutement. Un phénomène identique est à craindre avec *Fin de mission*. Ses lecteurs vont avoir envie de devenir écrivains. ■



> Sa prose est précise, virile et sophistiquée à la fois. Il sait user du machisme, regarder la violence en face, s'offrir des moments de rare douceur

FIN DE MISSION
De Phil Klay, traduit de l'américain par François Happe, Gallmeister, 312 p., 23,80 €.

madame FIGARO
27 mars 2015

PREVIEW madame

PHIL KLAY
LE BRUIT ET LA FUREUR

PAR MINH TRAN HUY

IL N'AURA FALLU QU'UN LIVRE à Phil Klay, 31 ans, pour décrocher le National Book Award – le Goncourt américain. Qu'ils soient artilleur, aumônier, soldat défiguré par un engin explosif ou agent des services diplomatiques chargé d'introduire le base-ball en Irak (!), les héros des douze nouvelles de « Fin de mission » ont tous été confrontés à la guerre en Irak et en Afghanistan. Tous en sont revenus ou vont devoir en revenir, surmonter ce qu'ils ont vu et fait, se réadapter à la vie civile – épreuve tout aussi dure et violente que celle du feu. Lui-même vétéran du corps des Marines, l'auteur sait de quoi il parle : peu après avoir été diplômé de Dartmouth College, il s'est engagé et a servi dans la province irakienne d'Anbar de 2007 à 2008, avant de regagner les États-Unis et d'obtenir un master de Creative Writing à Hunter College, à New York, en 2011. Applaudis par Colum McCann et Barack Obama, célébrés par une presse unanime, les saisissants récits de Phil Klay taillent avec autant de mordant que de précision dans une réalité mi-atroce, mi-absurde, pour dire la guerre, les blessures qu'elle inflige aux corps et surtout aux âmes. ■

✔ *« Fin de mission », traduit par François Happe, éd. Gallmeister, 320 p., 23,80 €.*

PHOTO HEIKE STEINWEG/OPALE

les inrockuptibles
le 25 février 2015

romans

Hannah Dunphy

l'Irak en live

En douze nouvelles hurlantes de vérité, **Phil Klay**, vétéran de la guerre d'Irak, met en évidence l'inanité des solutions militaires. Un premier livre qui, aux Etats-Unis, a donné à réfléchir jusqu'à la Maison Blanche.

Un président des Etats-Unis qui trouve le temps de lire des ouvrages de fiction ? Cela existe – au journaliste de CNN qui s'étonnait de son refus d'envoyer des troupes au sol combattre au Moyen-Orient les fanatiques de Daech, Barack Obama recommandait récemment le recueil de nouvelles d'un vétéran de la seconde guerre d'Irak, Phil Klay. Et précisait qu'aucun fantasme de guerre *"antiseptique"* ne survivrait à une immersion dans les douze histoires de *Fin de mission* – des histoires d'où la bannière étoilée ressort en lambeaux, maculée de sang, de larmes et de poussière.

Alors que la guerre du Vietnam avait eu pour bande-son les chansons pacifistes de la génération Woodstock, les engagés volontaires de *Fin de mission* organisent le pilonnage sonique des positions islamistes. Leurs armes ? Les guitares de Metallica et le rap d'Eminem, auxquels répondent dans les haut-parleurs du camp adverse des prêches incendiaires. Dans le vacarme et les échanges d'obscénités, l'affrontement tourne à la guerre des gangs, la bouffonnerie côtoie la boucherie, les bourdes tactiques se paient cash et les snipers des deux camps font des cartons. Confrontés aux réalités de la guerre asymétrique, des *marines* adorant *"se voir comme des chiens fous d'une agressivité suicidaire"* sont victimes d'engins explosifs – en jargon militaire, les EEI – pouvant prendre les formes les plus diverses, laissant dans les ruelles de Falloujah membres amputés et rêves de gloire.

A l'imagination des poseurs de bombes répond celle d'un artificier littéraire de tout premier ordre, dont la prose hautement inflammable se lit comme on traverserait un champ de mines, dans l'attente de la prochaine déflagration. Expert en machines infernales, Klay sait varier ses effets, dissimuler la charge dans des recoins inattendus, orchestrer des explosions à retardement, trouver dans l'effroi, l'horreur ou l'humour des projectiles auxquels nul blindage ne saurait résister.

La litanie de désastres physiques et psychiques qu'égrainent ses douze narrateurs peut avoir pour origine l'incompétence, la naïveté – la nouvelle dans laquelle le *"roi du matelas du nord du Kansas"* prétend résoudre les problèmes de l'Irak en y popularisant le base-ball est d'une drôlerie digne du Joseph Heller de *Catch 22* –, la duplicité des chefs de tribus locaux, le sadisme des tortionnaires d'Al-Qaeda ou la collusion entre des films aux messages antipodiques, de jeunes Américains ayant réussi à trouver dans les fusillades crépusculaires de *Full Metal Jacket* des raisons de s'enrôler faisant face à de jeunes Irakiens fans de *Rambo*.

La réussite de *Fin de mission* tient toutefois au refus de Klay de verser dans l'antimilitarisme primaire. En dotant de voix hurlantes de vérité les éclopés qui, de retour aux Etats-Unis, doivent affronter le regard condescendant des élites, il évite de trancher entre patriotisme dévoyé et suffisance friquée, et se contente de mettre en lumière l'engrenage au terme duquel des objectifs flous, des alliances risquées et des méthodes brutales débouchent sur les zones grises des conflits modernes, sur la disparition de la frontière entre victoire et défaite et sur un fatal gâchis d'idéaux et de vies. **Bruno Juffin**

la réussite de Fin de mission tient au refus de Klay de verser dans l'antimilitarisme primaire

Fin de mission (Gallmeister), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 320 pages, 23,80 €

Challenges le 24 février 2015

Affaires privées *livres*

Roman

Fragments de la folie irakienne

Douze nouvelles de vétérans, sous la plume d'un ancien marine, pour raconter la guerre «juste» en Irak. Et l'invivable retour.

Par Maurice Szafran

La littérature et le cinéma ont ceci en commun que, parfois, ils parviennent à raconter, pour mieux le faire comprendre, ressentir, aimer ou même haïr, un moment de notre histoire, en particulier les guerres. Cela donne de grands livres et des films mémorables. Aux Etats-Unis, aujourd'hui, cette focalisation se fait autour de la guerre d'Irak déclenchée par George Bush, ses folies, ses monstruosités, mais aussi le courage et la bravoure des marines, ces héros de l'Amérique tout entière. Un film donc, *American Sniper*, du « vieux » Clint Eastwood – un immense succès –, et un premier livre, *Fin de mission*, signé Phil Klay – un best-seller couronné par le prestigieux National Book Award, qui, en principe, n'est jamais attribué à un débutant. C'est dire, de New York à Los Angeles, le choc que ce livre a provoqué.

En 2005, alors âgé de 21 ans, Klay s'est engagé dans les marines *« par attachement à la nation, pour participer à une cause qui le dépasse »*. Treize mois durant, il sera servi. Douze nouvelles, les points de vue de douze vétérans – notamment un aumônier, un soldat défiguré, un membre du service des affaires mortuaires – qui racontent au plus près la folie et les délires de cette guerre « juste », c'est ainsi qu'ils la qualifiaient tous, là-bas, sur place, dans l'embrasement irakien, jusqu'au moment où… Jusqu'au moment, ramené à cet incroyable livre, où l'écriture de Klay est successivement précise, racée, ultra-violente, puis, la page d'après, d'une douceur poignante. Cette écriture, donc, emporte tout, mais elle permet aussi de refaire l'histoire : la guerre, bien sûr ; les crimes de guerre, ils existent ; l'esprit borné d'officiers dont on ne peut s'empêcher de rire… Le lecteur trouvera tout cela dans le best-seller de Klay.

Phil Klay. Son premier livre a reçu le National Book Award. Fait rare pour un « débutant ».

Fin de mission
Phil Klay,
Gallmeister,
320 pages,
23,80 euros.

Pourtant, une interrogation finit par s'infiltrer : la folie irakienne, sur le champ de bataille et dans les villes ruinées et misérables, ces marines face aux civils, ces marines face aux terroristes, est-ce vraiment le plus important ? On finit par en douter. Le plus important, en réalité ? Le retour aux Etats-Unis, dans « sa » famille, dans « sa » maison, dans « sa » ville, entouré de « ses » amis. Retour impossible. Insupportable. Invivable au sens premier du mot. Et l'on découvre soudain un écrivain de la guerre doublé d'un métaphysicien. ■

H.DUNPHY

BIOGRAPHIE

Né en 1983, Phil Klay grandit à Westchester, banlieue aisée au nord de New York. Après ses études dans la prestigieuse université de Dartmouth, il rejoint en 2005 le corps d'armée des U.S. Marines et sert en Irak de janvier 2007 à février 2008 comme officier de communication. Après son retour à la vie civile, il suit des cours d'écriture au Hunter College, et publie ses premières nouvelles dans le *New York Times,* le *Washington Post* ou le *Wall Street Journal.* Réunies en 2014 sous le titre *Fin de mission,* elles reçoivent à l'automne le National Book Award.

Fin de mission

Phil KLAY

Fin de mission (Redeployment)
par **Phil Klay,**
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 300 p., 23,80 €
Copyright Gallmeister.
En librairie le 5 février.

LE LIVRE Il n'est pas fréquent qu'un recueil de nouvelles se voie octroyer l'un des plus prestigieux prix littéraires de la planète. A fortiori quand il est l'œuvre d'un débutant au nom inconnu. C'est dire le retentissement qu'a causé, outre-Atlantique, la parution de *Fin de mission*, qui marque l'entrée en littérature de Phil Klay, jeune trentenaire et déjà vétéran du corps des marines. De ses treize mois sous les drapeaux dans le désert irakien, Klay a su tirer une série de douze nouvelles sidérantes, douze textes épousant chacun la voix d'un soldat de position hiérarchique et d'affectation différentes – du simple soldat guettant sans relâche sa prochaine permission au troufion chargé de nettoyer les corps, de l'aumônier dépassé par les événements à l'agent des services diplomatiques chargé d'apprendre le baseball à une bande de gamins pour assurer la propagande yankee. Chacun à son tour, ils racontent l'expérience de la vie militaire, au front, où la peur le dispute à l'ennui, ou de retour à la maison, où personne ne comprend les cauchemars qui vous hantent. Le ton est sec, juste, lucide, souvent enrobé d'un humour amer, sans jamais toutefois virer au pamphlet. Car c'est bien le réalisme de ce recueil qui en fait une œuvre aussi puissante qu'inquiétante. Porte-voix d'une génération sacrifiée, Phil Klay ne tait rien des petits drames de la guerre, ni des séquelles psychologiques que chaque vétéran rapporte en bandoulière. Surtout, en rompant le silence de la Grande Muette, il rend visage et dignité à ces victimes anonymes de l'absurdité. L'un des chocs de lecture de ce début d'année.

Julien Bisson

On a tiré sur des chiens. Pas par accident. De façon délibérée. On avait appelé ça Opération Scooby. Moi, je fais partie des gens qui aiment les chiens, alors, forcément, ça m'a fait gamberger.

La première fois, c'était juste une réaction instinctive. J'entends O'Leary crier "Nom de Dieu", et là, je vois ce chien marron, squelettique, en train de laper du sang comme il boirait de l'eau dans un bol. C'était pas du sang américain, mais quand même, ce chien, il est là, en train de le laper. Je crois bien que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, après ça, la chasse aux chiens était ouverte.

Sur le moment, vous n'y pensez pas. Tout ce que vous pensez, c'est : qui est dans cette maison, qu'est-ce qu'il a comme arme, comment il va vous tuer, vous ou vos copains. Vous progressez, un pâté de maisons après l'autre, vous vous battez avec des fusils qui sont efficaces jusqu'à cinq cent cinquante mètres, et vous tuez des gens pratiquement à bout portant dans un cube de béton.

C'est après que vous réfléchissez, quand ils vous en laissent le temps. Vous savez, on ne passe pas comme ça, d'un seul coup, de la guerre au centre commercial de Jacksonville. Quand notre mission a touché à sa fin, ils nous ont expédiés à TQ, cette base logistique au milieu du désert, pour nous laisser décompresser un peu. Je ne sais pas trop ce qu'ils entendaient par là. Décompresser. On a supposé que ça voulait dire passer son temps à s'astiquer le manche dans les douches. A fumer cigarette sur cigarette et à jouer aux cartes. Ensuite, ils nous ont envoyés au Koweït et là, ils nous ont mis dans un avion de ligne pour rentrer au pays.

Et vous vous retrouvez là. Vous étiez dans une putain de zone de guerre où ça plaisantait pas, et maintenant, vous êtes assis dans un fauteuil de luxe, le regard fixé sur une petite buse qui vous envoie de l'air climatisé, et vous vous dites, C'est quoi ce bordel ? Vous avez votre fusil entre les genoux, comme tous les autres. Il y a des marines avec des pistolets M9, mais ils vous enlèvent votre baïonnette parce qu'on n'a pas le droit d'avoir un couteau dans un avion. Vous avez pris votre douche, mais vous avez quand même l'air crasseux et amaigri. Tout le monde a les yeux caves, et les treillis sont dans un état lamentable. Vous êtes assis là, et vous fermez les yeux et vous vous mettez à penser.

Le problème, c'est que vos pensées ne vous viennent pas dans le bon ordre. Vous ne vous dites pas, Bon, j'ai fait A, et puis B, et puis C et après D. Vous essayez de penser à chez vous, et puis vous êtes dans la salle de torture. Vous revoyez les morceaux de corps humain dans le placard et le débile mental dans la cage. Il criaillait comme un poulet. Sa tête était rétrécie, elle n'était pas plus grosse qu'une noix de coco. Il vous faut un petit moment pour vous rappeler que vous avez entendu le docteur dire qu'ils lui avaient injecté du mercure dans le crâne, mais même après ça, ça n'a toujours pas de sens.

Vous revoyez les choses que vous avez vues les fois où vous avez failli mourir. Le poste de télévision cassé, le cadavre du hajji. Eicholtz couvert de sang. Le lieutenant à la radio.

Vous revoyez la petite fille, les photos que Curtis avait trouvées dans le tiroir d'un bureau. Sur la première, une belle petite Irakienne, âgée de sept ou huit ans, peut-être, les pieds nus ; elle porte une jolie robe blanche comme pour sa première communion. Deuxième cliché, elle est en robe rouge et talons hauts, et outrageusement maquillée. Photo suivante, même robe, mais son visage est tout barbouillé et elle tient un pistolet pointé sur sa tête.

J'essayais de penser à d'autres choses, à ma femme, Cheryl, par exemple. Elle a la peau pâle et des petits poils noirs et fins sur les bras. Elle en a honte, mais ils sont doux. Délicats.

Mais penser à Cheryl me donnait un sentiment de culpabilité, alors je pensais au caporal Hernandez, au caporal-chef Smith, et à Eicholtz. On était comme des frères, Eicholtz et moi. Tous les deux, un jour, on a sauvé la vie de ce marine. Quelques semaines plus tard, Eicholtz grimpe par-dessus un mur. Un insurgé apparaît soudain à une fenêtre et lui tire dans le dos juste avant qu'il soit passé de l'autre côté.

Alors je pense à tout ça. Et je revois le débile mental, et la petite fille, et le mur où est mort Eicholtz. Seulement voilà, je pense aussi beaucoup, et je veux dire vraiment beaucoup, à ces putains de chiens.

Et je pense à mon chien. Vicar. Au refuge où on est allés le chercher, et où Cheryl a dit qu'il fallait prendre un chien assez âgé parce que personne ne vole les vieux chiens. Et qu'on ne pourrait jamais lui apprendre quoi que ce soit. Et qu'il lui arriverait de vomir de la merde qu'il n'aurait jamais dû manger pour commencer. Qu'il essaierait de s'éclipser, tout honteux, la queue et la tête basses, en fléchissant les jambes arrière. Je pense à sa fourrure, qui s'est mise à grisonner deux ans après, et à tous ces poils blancs sur son museau, qui donnaient l'impression que c'était une moustache.

Voilà, c'était ça. Vicar et l'Opération Scooby, pendant tout le trajet du retour. Vous êtes préparé à tuer des gens, peut-être – je ne suis pas sûr. Vous vous entraînez sur des cibles qui représentent une silhouette humaine, alors vous êtes prêt. C'est vrai, on a aussi des cibles qu'ils appellent "cibles-chiens". Des cibles en forme de delta. Mais elles ne ressemblent pas à ces putains de chiens.

Mais ce n'est pas facile non plus de tuer des gens. Une fois sortis du camp d'entraînement, les marines font comme s'ils allaient jouer aux Rambo, mais c'est pas un putain de jeu, c'est pour des pros. En général. Un jour, on trouve un insurgé agonisant. De l'écume aux coins des lèvres,

tout tremblant, foutu, quoi, vous voyez ? Touché par du 7.62, dans la poitrine et la ceinture pelvienne ; dans un instant, il sera mort, mais l'officier en second de la compagnie s'approche, sort son couteau KA-BAR et il lui tranche la gorge en disant :

— Tuer un homme avec un couteau, ça fait du bien.

Tous les marines se regardent, l'air de se dire : C'est quoi, ce bordel ? Ils ne s'attendaient pas à ça de la part d'un officier en second. Ça, c'est des conneries de soldat de première classe.

Pendant le vol, je pensais à ça aussi.

C'est vraiment marrant. Vous êtes là, assis avec votre fusil dans les mains mais sans munitions en vue. Et puis vous vous posez en Irlande pour faire le plein. Et il y a tellement de brouillard que vous voyez que dalle, mais bon, c'est l'Irlande, non ? il doit bien y avoir de la bière. Et le commandant de bord, un enfoiré de civil, débite son foutu message comme quoi les ordres courants restent valables jusqu'à votre retour aux Etats-Unis, et vous êtes toujours considéré comme en service. Alors, pas d'alcool.

Bon, notre officier commandant se lève d'un bond et il dit :

— C'est aussi absurde qu'une batte pour jouer au football, merde. C'est bon, les marines, vous avez trois heures. Il me semble qu'ils ont de la Guinness, ici.

Oo-rah*, bordel.

Le caporal-chef Weissert a commandé cinq bières d'un coup et a demandé qu'on les aligne devant lui. Pendant un bon moment, il a pas bu une goutte, il est juste resté assis là, à les regarder toutes les cinq, l'air heureux. O'Leary s'est exclamé :

— Regardez-le, en train de sourire comme un pédé dans un arbre à bites.

C'est une expression de sergent instructeur que Curtis adore.

Alors Curtis se met à rire et dit :

— C'est moche, un arbre plein de nœuds.

Et on est tous pliés en deux, heureux rien que de savoir qu'on peut prendre une bonne cuite, qu'on peut baisser sa garde.

On s'est retrouvés complètement pétés assez rapidement. On avait presque tous perdu une dizaine de kilos, et ça faisait sept mois qu'on n'avait pas bu une goutte d'alcool. MacManigan, soldat de première classe, titubait autour du bar, les roupettes à l'air, sorties de son treillis, disant aux marines :

— Arrête de mater mes couilles, espèce de pédé.

Le caporal Slaughter a passé au moins une demi-heure dans les toilettes avant d'arriver à dégueuler, en compagnie du caporal-chef Craig, le mormon resté sobre qui lui donnait un coup de main, et le caporal Greeley, le mormon ivre, occupé à dégueuler dans la cabine voisine. Même les gradés de la compagnie étaient bourrés.

C'était chouette. On a repris place dans l'avion, et rideau. Quand on s'est réveillés, on était en Amérique.

Sauf que quand on a atterri à Cherry Point, il n'y avait personne à nous attendre. Il faisait nuit noire, ça caillait, et la moitié d'entre nous se payait leur première gueule de bois depuis des mois, mais putain, étant donné les circonstances, c'était vachement bon de se sentir patraque. On est descendus de l'avion, et on a vu cette grande piste d'atterrissage vide, avec seulement une demi-douzaine de soldats portant l'insigne rouge du bataillon de transport des marines et un groupe de camions alignés. Pas de familles.

Les gradés de la compagnie nous ont dit qu'elles nous attendaient à la base de Camp Lejeune. Plus vite on chargeait notre équipement dans les camions, plus vite on les reverrait.

Message reçu. On a formé des équipes, et on a balancé nos sacs à dos et nos sacs de marin dans les MTVR. Un boulot épuisant, et par ce froid, ça a fait circuler le sang. Et à transpirer comme ça, on a éliminé une partie de l'alcool aussi.

Ensuite, ils ont fait venir un groupe de bus et on est tous montés dedans, en se tassant un peu, les M-16 coincés dans tous les sens, on n'en avait rien à foutre d'avoir un canon braqué sous le nez, ça n'avait plus d'importance.

De Cherry Point à Camp Lejeune, c'est une heure de route. Premier coup d'œil à travers les arbres. Vous ne voyez pas grand-chose dans l'obscurité. Guère plus quand vous vous retrouvez sur la 24. Des magasins pas encore ouverts. Des néons éteints dans les stations-service et devant les bars. En regardant dehors, je reconnaissais l'endroit où j'étais, d'une certaine manière, mais je ne me sentais pas chez moi. J'imaginais que je me sentirais chez moi une fois que j'aurais embrassé ma femme et caressé mon chien.

On est passés par l'entrée latérale de Camp Lejeune, située à environ dix minutes des quartiers de notre bataillon. Quinze, plutôt, je me suis dit, à voir la manière de conduire de cet enfoiré. Quand on a pris le boulevard McHugh, tout le monde a commencé à s'exciter. Ensuite, le chauffeur a tourné dans A Street. C'est là que se trouve notre bataillon, et j'ai vu les baraquements et là, j'ai pensé, On y est. Et puis ils se sont arrêtés quatre cents mètres avant. Juste devant l'armurerie. J'aurais pu courir jusqu'à l'endroit où étaient les familles. Je voyais la zone où ils avaient installé des projecteurs, derrière l'un des baraquements. Il y avait des voitures garées un peu partout. J'entendais la foule, là-bas, un peu plus loin. A l'endroit où les familles attendaient. Mais on s'est tous mis en rang, pensant à elles, juste là, un peu plus loin. Moi, je pensais à Cheryl et à Vicar. Et on a attendu.

Mais quand je me suis présenté au guichet et que j'ai rendu mon fusil, ça m'a coupé dans mon élan. C'était la première fois que je me séparais de mon arme depuis des mois. Je ne savais plus où mettre les mains. D'abord, je les ai mises dans mes poches, puis je les ai ressorties et j'ai croisé les bras, et finalement, je les ai laissées retomber, inutiles, le long du corps.

Une fois tous les fusils rendus, le sergent-chef nous a fait mettre en véritable formation de défilé. Un putain d'étendard flottait en tête de notre compagnie et on s'est mis à descendre A Street au pas. Quand on est arrivés au niveau du premier baraquement, les familles ont commencé à pousser des acclamations. Je n'ai pu les voir qu'après avoir tourné au coin : elles étaient là, un mur compact de gens qui brandissaient des pancartes sous les projecteurs, et les lumières étaient aveuglantes, dirigées droit sur nous, si bien que c'était difficile de regarder dans la foule et de voir qui était qui. Sur le côté, il y avait des tables de pique-nique et un marine en tenue de camouflage Woodland faisait griller des hot-dogs. Et un château gonflable. Il y avait un putain de château gonflable.

On a continué à avancer au pas. Quelques autres marines en tenue de camouflage Woodland contenaient la foule, et on a marché jusqu'au moment où on s'est trouvés juste à côté des gens, et alors le sergent-chef nous a donné l'ordre de nous arrêter.

J'ai aperçu des caméras de télévision. Il y avait des tas de drapeaux américains. Tout le clan MacManigan était au premier rang, juste au milieu, brandissant une bannière portant l'inscription : OO-RAH PREMIÈRE CLASSE BRADLEY MACMANIGAN. NOUS SOMMES FIERS DE TOI.

J'ai scruté la foule dans tous les sens. J'avais eu Cheryl au téléphone, au Koweït, pas très longtemps, juste "Je vais bien" et "Oui, dans les quarante-huit heures. Vois ça avec le responsable du bureau d'information aux familles, il te dira quand être là." Et elle avait dit qu'elle serait là, mais c'était bizarre, au téléphone. Ça faisait un moment que je n'avais pas entendu sa voix.

Et puis j'ai vu le père d'Eicholtz. Lui aussi avait une pancarte, qui disait : BIENVENUE AU PAYS AUX HÉROS DE LA COMPAGNIE BRAVO. Je l'ai bien regardé et je me suis souvenu de lui, je l'avais vu le jour de notre départ, et je me suis dit, C'est le père d'Eicholtz. Et c'est à ce moment-là qu'ils nous ont libérés. Et ils ont libéré la foule aussi.

J'étais immobile, et les marines autour de moi, Curtis, O'Leary, MacManigan, Craig et Weissert, se précipitaient vers la foule. Et la foule s'avançait vers nous. Le père d'Eicholtz s'avançait.

Il serrait la main de tous les marines qu'il croisait. Je ne pense pas que beaucoup de types le reconnaissaient, et je savais que je devrais aller lui dire quelque chose, mais je n'y suis pas allé. J'ai fait marche arrière. J'ai cherché ma femme du regard. Et puis j'ai vu mon nom sur une pancarte : SERGENT PRICE. Mais le reste était masqué par la foule, et je ne voyais pas qui la tenait. Alors, je me suis avancé dans sa direction, m'éloignant du père d'Eicholtz, en train de serrer Curtis dans ses bras, et j'ai pu lire le reste de la pancarte : SERGENT PRICE. MAINTENANT QUE TU ES RENTRÉ, AU BOULOT. CHOSES À FAIRE EN PRIORITÉ : 1) T'OCCUPER DE MOI. 2) VOIR 1.

Et là, devant moi, tenant la pancarte, j'ai vu Cheryl.

Elle portait un short façon treillis et un débardeur, malgré le froid. Elle avait dû mettre ça pour moi. Elle était plus maigre que dans mes souvenirs. Plus maquillée, aussi. Je me sentais tendu et fatigué et elle semblait un peu différente. Mais c'était elle.

Nous étions entourés de familles souriantes et de marines épuisés. Je me suis avancé vers elle, elle m'a vu et son visage s'est éclairé. Ça faisait bien longtemps qu'une femme ne m'avait pas souri comme ça. Je me suis approché et je l'ai embrassée. Je supposais que c'était ce que j'étais censé faire. Mais cela faisait trop longtemps, on était trop tendus, tous les deux, et j'ai eu l'impression que c'était juste du lèvres contre lèvres. Je ne sais pas. Elle s'est écartée, m'a regardé, puis elle a mis les mains sur mes épaules et elle s'est mise à pleurer. Elle s'est frotté les yeux, puis elle a passé les bras autour de mon cou et elle m'a attiré contre elle.

Son corps était doux et il épousait parfaitement le mien. Tout le temps de ma mission, j'avais dormi par terre ou sur des lits de camp en toile. J'avais porté un gilet pare-balles et j'avais eu un fusil accroché dans le dos en permanence. Pendant ces sept mois, je n'avais rien senti qui ressemblât à son contact. C'était presque comme si j'avais oublié cette sensation, ou comme si je ne l'avais jamais vraiment connue, et maintenant, je me retrouvais face à ce sentiment nouveau, à côté duquel tout le reste n'était plus que du noir et blanc, incapable de rivaliser avec la couleur. Puis elle m'a lâché, je lui ai pris la main et, après avoir récupéré mon bagage, on est partis de là.

Elle m'a demandé si j'avais envie de conduire, et, bon sang, bien sûr que j'en avais envie, alors je me suis mis au volant. Ça aussi, ça faisait longtemps que je ne l'avais plus fait. J'ai passé la marche arrière, j'ai reculé et j'ai pris la direction de la maison. Je pensais que je me serais bien garé dans un coin noir pour me pelotonner contre elle sur le siège arrière, comme à l'époque du lycée. Mais j'ai sorti la voiture du parking et on a descendu le boulevard McHugh. En roulant sur le boulevard, je ne ressentais pas la même chose que dans le bus. Je me disais, C'est le Camp Lejeune. C'est le chemin que je prenais pour venir au travail. Et tout était si sombre. Et silencieux.

Cheryl m'a demandé :

— Comment tu vas ?

Ce qui voulait dire, Comment c'était ? Est-ce que ça t'a rendu dingue ?

J'ai répondu :

— Bien. Je me sens bien. Et on est redevenus silencieux, et puis j'ai tourné dans le boulevard Holcomb. J'étais content d'être au volant. Ça me donnait une activité sur laquelle me concentrer. Prendre cette rue, tourner le volant, prendre cette autre rue. Une chose à la fois. On peut venir à bout de presque tout en faisant une chose à la fois.

* Oo-rah : cri de guerre et de ralliement du corps des marines.

Phil KLAY

5 février 2015 la vie

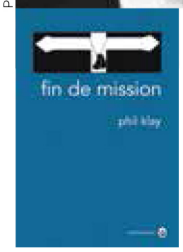
Les héros sont déphasés

Ex-marine, Phil Klay raconte la gueule de bois des soldats américains de retour du combat en Irak.

nouvelles

Pour une première œuvre, c'est un coup de maître : le recueil de 12 nouvelles de Phil Klay a remporté le prestigieux National Book Award en 2014, le Goncourt américain. La trentaine athlétique, l'écrivain est un vétéran du corps des marines. Il est rentré d'Irak en 2008 après cinq années de loyaux services, dont une au front, et a raccroché l'AK47 ou le fusil à pompe M870 pour se consacrer à l'écriture, nouvelle arme de précision. L'auteur ne manque d'ailleurs pas d'humour, qui farcit une nouvelle de quatre pages de tous les acronymes en usage dans l'armée yankee pour désigner les armes, les véhicules, les grades et les opérations… Un jargon ouaté et protecteur, une manière comme une autre de faire écran à la réalité, d'embrigader les troupes et d'anesthésier les sensibilités. Pour mieux affronter l'extrême âpreté des combats et l'emballement de l'adrénaline.

PRESSE



PHIL KLAY évoque l'univers des vétérans hantés par l'âpreté des combats.

À LIRE

Fin de mission de Phil Klay, Gallmeister, 23,80 €.

SUR LE QUI-VIVE

Phil Klay a choisi d'aller servir son pays en pleine conscience, avec un sens citoyen du service à la nation, dit-il. Ni héros glorieux ni victimes accablées, ses personnages se déploient sur une ligne de crête, entre vaillance et expérience traumatique. Douze nouvelles, douze narrateurs différents, qui sortent tous de l'enfer et tentent de retrouver leurs esprits d'abord, leur foyer et la vie civile ensuite.

Dans *Fin de mission,* la nouvelle qui donne son titre au recueil, le soldat est catapulté en quelques heures d'avion auprès de sa femme et de son vieux chien tranquille, univers apparemment irréconciliable avec la tension mortelle du front qu'il vient à peine de quitter. À moins que… Difficile de faire retomber ce que les marines appellent le « niveau orange » de vigilance, pas moyen de baisser la garde. L'instinct de survie a pris les commandes, les nerfs tiennent, ou lâchent. Chez Phil Klay, le corps qui souffre et jouit a une place prépondérante, bouillonnements d'adrénaline et de testostérone. Il y a même un personnage dont le job a été de ramasser les restes humains, des parties quelquefois indistinctes entre les ennemis, attaquants et victimes… Il y a toutes ces images surexposées qui hantent, l'adolescent (adversaire armé) abattu sous les yeux de sa mère, les frères de combat qui tombent chacun à leur tour. Reste la solitude, poissée du sang des sacrifiés, à l'heure où les soldats rentrent à leur base – ces villes yankees recréées de toutes pièces au milieu du désert, comme d'inexpugnables et grotesques planètes Mars. Magistral. MARIE CHAUDEY

DNA
DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE
9 mars 2015

PHIL KLAY Nouvelles

Il faut de tout pour faire une guerre

L'auteur a servi dans les marines en Irak. Voilà qui confère à *Fin de mission* un indéniable parfum d'authenticité. S'y ajoute un vrai talent de nouvelliste.

La recommandation en vaut bien une autre : Barack Obama a conseillé la lecture de *Fin de mission*. Colum McCann aussi, et l'ouvrage a reçu le prestigieux National Book Award 2014 – si l'on doutait de sa qualité littéraire.
Disons d'abord ce qu'il n'est pas : un aveu de culpabilité de l'Amérique – rien sur le mensonge politique qui a présidé à tout ça, rien qui soit envisagé du côté irakien – ou au contraire une apologie du courage des marines. Et ce qu'il est : la restitution réaliste et profonde de la guerre. Mieux, de ce qu'est le sentiment de la guerre : celui d'être en train de la vivre et celui de l'avoir vécue. Les douze récits oscillent entre combats, permissions et retours au pays.

Sur le site d'un attentat. La guerre dans tous ses états... ARCHIVES AFP ET HANNAH DUNPHY / GALLMEISTER

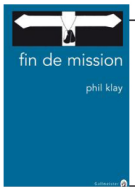
> « Combien d'anciens du Vietnam faut-il pour changer une ampoule ? »

Il y a quelque chose d'incommunicable dans l'expérience du soldat en opération. Phil Klay le résume par une plaisanterie : « Combien d'anciens du Vietnam faut-il pour changer une ampoule ? – Vous ne pouvez pas savoir, vous n'y étiez pas ». De la difficulté d'être un vétéran, de se confronter à ceux qui « n'y étaient pas ».
Phil Klay y était. Avec les marines, dans la province irakienne d'Anbar entre janvier 2007 et février 2008. Ramadi, Falloujah... Des noms qui sonnent cruellement aux oreilles des Américains, comme jadis ceux de My Lai ou de l'offensive du Têt.
Mais l'Irak ou l'Afghanistan, ce n'est plus le Vietnam (et pas seulement parce que comme l'indique prosaïquement le titre d'une nouvelle : « Au Vietnam ils avaient des putes »), désormais les vétérans parlent. Ils sont même invités à le faire : Klay a suivi un atelier d'écriture qui leur est réservé à l'université de New York. Il met en scène dans une nouvelle deux amis soldats dont l'un est revenu atrocement défiguré (« Jenks c'est moi mais en moins chanceux »), interviewés par des filles qui veulent monter une pièce de théâtre.
Parce qu'il est impossible de montrer la guerre autrement, Klay offre à travers ses douze narrateurs un point de vue kaléidoscopique et subjectif – des éclats d'humanité, bonne, mauvaise ou simplement médiocre.

EXTRAIT

« On a zigouillé un groupe d'insurgés, et puis on est allés déjeuner à la cantine de Falloujah. J'ai pris du poisson avec des haricots de Lima. J'essaie de manger sainement. »

On discute, voire on dispute, entre soldats de qui a tué ou pas – difficile à dire si l'on est artilleur... Quand la compagnie est à 100 %, c'est que tout le monde a tué. Un soldat, à travers sa lunette de visée, observe diminuer puis s'éteindre la signature thermique d'un assaillant au sol – la mort sans humanité. Un soldat d'origine copte doit hurler par haut-parleur des insultes infâmes, soigneusement choisies, afin de pousser les « hajjis » à sortir de leur cache et les abattre – rentré chez lui, il essuie la colère de son père.



Fin de mission, Phil Klay, traduit par François Happe, Gallmeister, 310 pages, 23,80 €

Apiculture et base-ball

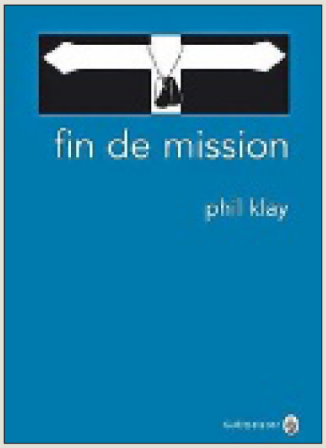
Il y a ceux qui n'ont tué personne faute d'avoir combattu ; le livre fait aussi entendre leur voix. Un aumônier, un employé des Affaires mortuaires, un officier de la reconstruction chargé de former des veuves irakiennes à l'apiculture et des jeunes au base-ball parce qu'un sénateur a cru bon d'offrir des tenues... Un rédacteur de notices pour les citations ouvrant droit aux médailles.
Leur retour au pays n'est pas plus simple. Que dire ? « Mon Irak à moi, ça a été un tas de documents. Des feuilles de calcul Excel. Une fenêtre obstruée par des sacs de sable derrière un bureau bon marché. »
La culpabilité et son absence. L'ennui et la terreur. La haine et l'indifférence. C'est l'étrange mélange de tous ces sentiments, éprouvés par la même personne et parfois dans le même temps, qu'exposent, comme aucun autre, ces récits foudroyants. Un livre dont un chapitre est titré « A moins que ce ne soit une plaie aspirante au thorax » ne s'oubliera pas aisément. ■

FRANÇOIS MONTPEZAT

27 février 2015
NordLittoral
Le journal de la Côte d'Opale

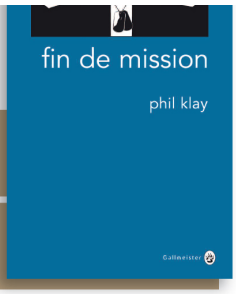
ON BOUQUINE CETTE SEMAINE

"FIN DE MISSION", PHIL KLAY



Un livre sur la guerre, en Irak et en Afghanistan, écrit par un marine, qui se révèle plutôt antimilitariste. « Il y a deux façons de raconter l'histoire. La drôle et la triste. » Douze nouvelles, douze missions, douze tranches de vie. C'est drôle, révoltant, attendrissant.
La guerre c'est « 50 % d'ennui et 49 % de terreur ordinaire (...) le sentiment général que vous pourriez mourir à tout instant (et) 1 % de pure terreur. » "Fin de mission" c'est 100 % passionnant.
"Fin de mission", Phil Klay, éd Gallmeister, trad François Happe (américain), 320 p, 23,80 euros

Journal la Semaine de Nancy
26 mars 2015



ROMAN **FIN DE MISSION • PHIL KLAY • Editions Gallmeister**

« C'est après que vous réfléchissez, quand ils vous en laissent le temps. »

Vétéran de l'Irak, Phil Klay partage son expérience dans une série de nouvelles qui abordent, chacune, une facette de la guerre. Douze regards pour comprendre ce qui n'est jamais dit lorsque les soldats rentrent au pays.

Au départ, il y a toujours l'idée de défendre une cause plus grande que soi, même pour ceux dont l'engagement répond à des motivations personnelles. Pourtant, tous reviennent avec quelque chose de honteux enfoui au fond d'eux, un résidu toxique qui refait surface épisodiquement, les rend irascibles, imprévisibles, dépressifs ou violents. À la famille et aux amis, on raconte des histoires calibrées, en jouant un peu le mariole, mais jamais ce qui empoisonne la conscience.

L'innocence perdue

Qu'il se mette dans la peau d'un simple soldat, d'un gradé, d'un aumônier, d'un agent des services diplomatiques, d'un marine affecté aux " affaires mortuaires " ou d'un spécialiste des " opérations d'influence ", Phil Klay rapporte l'ambiguïté morale des guerres en général et celle d'Irak en particulier, où la double mission, démocratiser et éradiquer le terrorisme, brouille les frontières usuelles. Tuer, même si la plupart des recrues étaient vierges en la matière, faisait partie du job. Mais, quels qu'aient été les mobiles de leur incorporation, elles n'avaient en aucun cas envisagé la cruelle matérialité des cadavres d'enfants, de vieillards, de femmes, les corps déchiquetés, les copains mutilés, les regards de haine sur leur passage, la terreur absolue à chaque mission. Fatalement, des interrogations, jamais formulées, infiltrent les esprits les plus endurcis. Elles passent parfois par des chemins détournés, la compassion envers les chiens abattus quand ils lapent le sang des victimes ou la part de responsabilité individuelle lors d'un tir collectif. Contenues un temps par l'émulation du groupe, le sens du devoir, la discipline militaire, elles finissent par prendre toute la place au retour.

Guerre et morale

En restant à hauteur d'hommes, au plus près de leurs fêlures, Phil Klay sonde l'âme cabossée des vétérans, remonte le temps jusqu'au traumatisme initial, au moment où l'objectif de la mission perd soudain toute signification. Même lorsqu'il s'agit de construire des infrastructures utiles à la population, la gabegie, la corruption et la lenteur des opérations découragent les plus résistants. Chaque récit parvient à saisir la confusion de ces jeunes gens qui ressassent des séquences d'une violence inouïe, vécues au cœur d'un monde inconnu et hostile, où il n'existe plus aucun repère moral, ni même rationnel. Quand ils rentrent chez eux, délestés d'un fusil avec lequel ils ont fait corps pendant des mois, fêtés en héros, mais sommés de revenir rapidement à la normalité, il ne reste que leur béante solitude face à un passé irréversible, inavouable, impossible à partager autrement qu'avec leurs compagnons d'armes.

Au-delà du traumatisme des hommes, l'offensive de G. W. Bush en Irak a déstabilisé le Moyen-Orient, réactivant le conflit fratricide entre sunnites et chiites, tout en donnant naissance à des entités incontrôlables comme Daech qui menacent aujourd'hui une partie du monde. Avec ce premier recueil, Phil Klay met les civils face à une réalité bien différente des images édulcorées, relayées par les medias, d'un conflit sans dépouilles, ni cercueils. En cela, il s'attaque efficacement au rêve américain et à sa bonne conscience face au concept de guerre juste ou propre.

Béatrice Arvet

REPÈRES

▶ Né en 1984 dans l'Etat de New York, Phil Klay est un vétéran du corps des marines ayant servi comme second lieutenant dans la province d'Anbar en Irak de Janvier 2007 à février 2008. Diplômé du Darmouth College en 2005, il reprend des études après son engagement et obtient un master de " Creative writing " à l'université de Hunter en 2011. " Fin de mission " (" Redeployment " (reconversion) est le titre original) a obtenu le prestigieux National Book Award, ce qui est très rare pour un premier livre.

Le Maine libre
GRAND MANS
3 avril 2015

Marine à 25 ans, Phil Klay a ensuite suivi les cours de l'écrivain Colum McCann. Photo Hannah DUNPHY.

Phil Klay, mission accomplie

En douze nouvelles saisissantes, l'Américain signe un grand livre de guerre.

« Fin de mission »
De Phil Klay. Traduit de l'américain par François Happe. Gallmeister. 310 pages. 23,80 €.

Frédérique BREHAUT
frederique.brehaut@maine-libre.com

Ils ne peuvent pas comprendre ». Le mur qui sépare les soldats qui ont « fait » l'Irak et les autres, trace la frontière qui traverse les nouvelles de Phil Klay couronnées par le National Book Award, prestigieuse récompense littéraire américaine.
Au gré de douze narrateurs différents engagés en première ligne ou en retrait des combats, Phil Klay atteint l'intimité de ces guerres au plus près des hommes qu'elles abîment. Qu'ils soient marines, aumônier, employés aux services mortuaires, à la diplomatie ou chargés de la propagande, ses narrateurs sont en Irak poussés par des raisons diverses. Certains visent le « GI Bill », promesse d'études universitaires gratuites, d'autres remplacent un frère mort en mission ou se sont engagés faute de meilleur projet pour dessiner leur avenir.

Pas de héros mais des Américains abîmés

« Ce qui est bizarre, quand on est allé à la guerre, en tout cas pour moi, c'est que vous vous sentez effectivement meilleur que la plupart des gens. Vous avez risqué votre vie pour quelque chose qui est plus grand que vous. […] Peut-être que vous ne compreniez rien à la politique étrangère de l'Amérique, ni pourquoi on était en guerre. Peut-être que vous ne le comprendrez jamais. Mais cela n'a pas d'importance. Vous avez levé la main pour dire : « Je suis prêt à mourir pour ces bons à rien de civils » ».

Il n'y a pas de héros chez Phil Klay, mais des Américains abîmés par ce qu'ils ont vécu. De retour au pays, tout reste gravé. Le dramatique comme le dérisoire à l'instar du roi du matelas du Kansas qui offre des tenues de base-ball, persuadé de faire ainsi œuvre civilisatrice auprès des enfants irakiens. Parfois, la guerre se vit à la distance de la technologie. Ainsi un soldat comprend la mort d'un adolescent à travers la lunette thermique de son fusil. Un artilleur tente d'imaginer les dégâts commis par les obus qu'il envoie. À l'écart du plaidoyer ou du réquisitoire, Phil Klay montre l'ambivalence des situations. Face à la mort subie et infligée, chacun se débrouille comme il peut. Pour ce qui concerne Phil Klay, engagé volontaire à 25 ans dans le corps des marines, la mission littéraire est réussie.

Quel livre ! Des nouvelles qui, comme leur nom l'indique, nous donnent des nouvelles de guerres dont on ne parle plus au journal de 20h. L'intervention des États-Unis en Iraq et en Afghanistan. Le regard que porte Phil Klay porte sur ces conflits vaut le détour, d'abord par ce qu'il ne nous ressert ni la propagande dont Fox News abreuve ses téléspectateurs, ni un discours pacifiste du genre « la guerre c'est mal ». Même si l'on revient en vie de ces conflits, on n'en ressort pas indemne pour autant. Et il faut le recul et le talent de Phil Klay pour partager et nuancer cette évidence.

Vincent - Des poches sous les yeux - Radio Béton

LIVRES HEBDO
16 janvier 2015

La ligne de front

29 janvier >
NOUVELLES Etats-Unis

Récompensé par le National Book Award, le premier livre de Phil Klay plonge au cœur de la guerre en Irak.

La guerre en Irak a déjà donné un grand livre avec *Yellow birds* de Kevin Powers (Stock, 2013, repris au Livre de poche), finaliste du National Book Award. Un prix fameux qui a récompensé *Fin de mission*, l'impressionnant recueil de nouvelles de Phil Klay paru en mars dernier aux Etats-Unis et traduit ces jours-ci dans l'excellente collection « Americana » dirigée par Philippe Beyvin chez Gallmeister.

Le jeune débutant âgé d'à peine 30 ans est vétéran du corps des marines pour lequel il a servi dans la province irakienne d'Anbar de janvier 2007 à février 2008. Après sa démobilisation, il a commencé à écrire, publiant des nouvelles dans *Granta* et des textes dans le *New York Times* ou *Newsweek*. *Fin de mission* est un choc littéraire. Où l'on entend d'abord la voix du sergent Price, un marine de la compagnie Bravo, comme Curtis, O'Leary, MacManigan, Craig et Eicholtz, qui ne rentrera pas au pays.

Le soldat s'en est sorti, il revient auprès de sa femme et de son chien. Mais comment oublier une mission de sept mois en Irak ? Les zones de tir. Dormir par terre ou dans un lit de camp en toile. Porter un gilet pare-balles et avoir un fusil accroché dans le dos en permanence. Le caporal Suba, lui, se rappelle avoir nettoyé des maisons, tiré sur des hajji. S'être retrouvé sous les feux de l'ennemi. Ce qui ne s'apprend pas dans un camp d'entraînement. Pour se détendre, il y a bien la possibilité de jouer à Grand Theft Auto sur une console PS3. Mais rien qui ne l'empêche d'être effrayé en permanence quand il est sur la route.

Phil Klay raconte les effets destructeurs de la guerre. Les choses tordues que vivent et voient les militaires engagés dans le conflit. Des hommes qui peuvent avoir recours à la cellule de soutien psychologique. Ou bien se confesser à l'aumônier, tel le caporal Rodriguez. Un type maigre comme du fil de fer, avec le corps « *tendu, chargé d'électricité* ». Un peu hagard, le lecteur passe d'un récit à l'autre, d'un chaos à un autre. Et découvre en chemin celui qui sert dans l'unité et s'occupe des morts. Un garçon pas sportif, pas agressif, pas plus patriotique que ça, qui s'est engagé dans l'armée. Ce que n'a pas supporté sa petite amie. Il y a aussi Jenks, qui vient d'une « *banlieue merdique* » et s'est également engagé dans le corps des marines. Avant d'être blessé et mutilé par une explosion qui a fait éclater ses tympans.

Réaliste et poignant, sans pathos malgré ce qu'il évoque avec une belle économie de moyen, *Fin de mission* est à ne pas rater. **Al. F.**

PHIL KLAY
Fin de mission
GALLMEISTER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 23,80 EUROS ; 320 P.
ISBN : 978-2-35178-083-1

SUD OUEST
8 février 2015

Livre ouvert

Gérard Guégan

Des chiens pour cibles

Douze nouvelles composent « Fin de mission » de Phil Klay, un nouveau venu – il a 31 ans – sur la scène de la fiction américaine. Courtes ou non, ces histoires de bruit et de fureur se lisent aussi comme les chapitres d'un roman-fleuve, dès lors qu'elles éclairent l'envers d'un décor unique, l'Irak, du temps (2007-2008) où l'armée américaine s'était donné pour mission d'en finir avec Saddam Hussein. Phil Klay, lui-même, servit treize mois, comme « Marine », dans ce pays où rien de ce qu'il vivrait ne ressemblerait à ce qu'il avait pu imaginer.

En pénétrant à sa suite dans le quotidien auxquels sont confrontés ces jeunes soldats, pour la plupart des déshérités, qui se sont engagés pour profiter, une fois démobilisés, de la bourse leur ouvrant les portes de l'université, on éprouve le même malaise que ressent le témoin impuissant d'un crime.

« En pénétrant le quotidien de ces jeunes soldats, on éprouve le même malaise que ressent le témoin impuissant d'un crime »

Étrangement, au fur et à mesure que « Fin de mission » détaille son chapelet d'horreurs, on finit par oublier, malgré d'évidentes similitudes, les prédécesseurs de Klay en la matière, tous ces écrivains réalistes que la guerre du Vietnam avait marqué à jamais. Comme le Gustav Hasford du « Merdier » ou le Michael Herr de « Putain de mort ». Sans doute est-ce un effet du miroir grossissant qu'il promène sur l'indubitable, mais Klay se rapproche davantage des romanciers du début du siècle dernier qui n'abordaient le vrai que par l'allégorie, tel Robert Musil dans « Les Désarrois de l'élève Törless ».

La nouvelle qui donne son titre à l'ensemble, « Fin de mission », le démontre haut la main. Parce que des bandes de chiens errant s'attaquent aux morts, voire aux agonisants, des « Marines » reçoivent l'ordre de les abattre. Ce sera fait, mais avec une accablante mauvaise conscience, car ces soldats, s'ils ont été préparés à tirer sur des hommes, ne peuvent que se souvenir de leur propre chien en appuyant sur la détente. La tragédie naît de l'imprévisible.

★★★☆

« Fin de mission », de Phil Klay, traduit de l'anglais (USA) par François Happe, éd. Gallmeister, 320 p., 23,80 €.

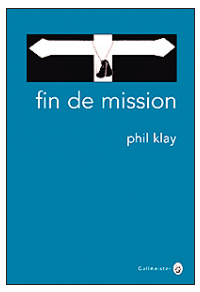
EDDY MOTTAZ

Marine et lettré, Phil Klay raconte la sale guerre d'Irak

«Fin de mission», un livre de nouvelles, a gagné le National Book Award et séduit Barack Obama. Rencontre avec son auteur

Par Eléonore Sulser

Phil Klay, de passage à Genève, jeudi dernier.



NOUVELLES
Phil Klay
Fin de mission
Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe
Gallmeister, 320 p.
★★★★★

L'an passé, Phil Klay a remporté le National Book Award, battant à sa grande stupéfaction Marilynne Robinson, une romancière confirmée qu'il vénère. Phil Klay, jeune écrivain et ancien Marine, n'a pas été le seul à être surpris: *Fin de mission* était non seulement le premier livre d'un inconnu, mais, qui plus est, un recueil de nouvelles; soit a priori deux solides handicaps pour décrocher l'une des plus prestigieuses récompenses littéraires américaines.

Et le succès continue. Interrogé sur ses lectures, le président Barack Obama, en personne, vient de recommander *Fin de mission* aux lecteurs américains. A l'heure où *American Sniper* de Clint Eastwood sort sur les écrans et provoque une controverse aux Etats-Unis, *Fin de mission – Redeployment* en américain – tombe bien. Ce livre, aux points de vue multiples – ses douze nouvelles mettent chacune en jeu des personnages, des rôles, des situations, des questions différents –, permet de quitter le champ du viseur du seul sniper, de sortir d'une vision unilatérale de la guerre, de complexifier le débat.

Erudit et Marine, Phil Klay, né en 1983 à New York, est les deux à la fois. Enfant, adolescent, il a été un lecteur passionné. «Flannery O'Connor, Fedor Dostoïevski, Joseph Conrad, Shusaku Endo, François Mauriac, Graham Greene», il égrène les noms de ses «premières amours» littéraires. Puis, au collège, son professeur, apprenant qu'il veut rejoindre l'armée, lui fait lire Tolstoï, Céline, Isaac Babel, Hemingway. Phil Klay étudie l'art d'écrire, l'anglais et l'histoire. Puis il s'engage, en 2005. Et de janvier 2007 à février 2008, il est Marine en Irak. Officier en charge des médias, il n'ira pas au combat mais voyagera beaucoup, et rencontrera beaucoup de monde. Il lira aussi: Thomas Pynchon, Anthony Powell et *Don Quichotte*…

Samedi Culturel: Pourquoi vous être engagé dans les Marines?
Phil Klay: Parce que nous étions en guerre. Nous sommes cinq garçons dans ma famille. Trois à nous être engagés. Mes parents n'étaient pas militaires, mais ils étaient très attachés à l'idée de service. Ma mère a travaillé dans l'aide au développement durant trois ans, elle était fille de diplomate. Mon père était membre du Corps de la paix. Si j'étais né à une autre époque, j'aurais peut-être rejoint le Corps de la paix ou la diplomatie. Mais lorsque j'étais au collège, notre pays était en guerre. J'ai pensé que c'était la meilleure façon d'être utile.

Le fait d'être un grand lecteur, qu'est-ce que ça a changé à votre vision de la guerre?
Ça aide à contextualiser ce qu'on vit. Lorsque vous partez à la guerre, vous emportez avec vous toutes vos histoires, que vous soyez ou non un lecteur. C'est à travers elles que vous tentez de donner du sens à ce que vous voyez. Et lorsque vous rentrez, vous vous retrouvez confronté à d'autres histoires: à ce que la société dit de la guerre, à ce que les médias en disent. Si vous êtes un lecteur, tout le processus devient beaucoup plus clair, plus lisible. Tout particulièrement si ce que vous entendez sur la guerre, ce que les gens en pensent, ce qu'ils en disent, n'a pas grand-chose à voir avec votre expérience personnelle…

Avez-vous écrit en Irak?
Oui, mais pas sur la guerre. Je ne pense pas que j'avais suffisamment d'espace mental pour écrire quoi que ce soit de valable. Mais j'ai pris des notes. Et lorsque je suis rentré à la maison, j'ai commencé ce livre, juste quelques mois après mon retour.

Phil Klay
«Fin de mission»

«On a pris ma prime de combat et on a acheté des tas de choses. C'est comme ça que l'Amérique riposte aux terroristes»

Quel était votre projet, alors?
Pour moi, écrire est la meilleure façon de comprendre. Je suis rentré d'Irak avec cette question lancinante: *What was that?* – C'était quoi tout ça? Donc, j'ai commencé à écrire. J'étais très frustré par le manque de débats sur l'Irak, par le niveau de ce qui se disait sur cette guerre. Je voulais nourrir la discussion. C'est même devenu vital pour moi de parler de cette guerre, d'essayer de comprendre non seulement les expériences que les gens qui y vont ont traversées, mais aussi à quoi ressemble l'Amérique lorsque vous revenez de la guerre.

Pourquoi avoir choisi d'écrire des nouvelles?
Lorsque j'ai commencé, je travaillais à un roman. Mais très vite, j'ai réalisé qu'écrire des nouvelles était le meilleur moyen de faire passer ce que je voulais dire. Parce qu'il y a différentes voix, différentes perspectives, différents métiers et que ces différents points de vue entrent en contradiction les uns avec les autres, de façon irréductible et, je l'espère, productive.

«Fin de mission» est néanmoins pensé comme un roman?
Oui. Je voulais créer des variations autour d'un même thème, en tenant compte du cheminement de la lecture. Je voulais qu'on lise les dernières histoires en connaissant les premières.

Vos textes sont souvent bruts, très militaires. Vous avez voulu être au plus près du réel?
J'ai voulu utiliser le langage militaire. Tous les acronymes, qu'on trouve dans le deuxième texte, sont là exprès. Vous êtes soudain confronté à du pur jargon militaire. Le narrateur qui est très «Marine» en use beaucoup. Je voulais cet effet d'étrangeté, que le lecteur regarde la page et soit surpris. J'y trouve d'ailleurs un genre de rythme, de beauté, malgré l'obscurité des termes. Ils créent une sorte de jeu, de poésie. Je voulais jouer avec cette langue issue de la culture militaire, sur quelques pages seulement, mais ça m'a paru important. Cela dit, les histoires ne se ressemblent pas: chaque texte porte non seulement sur un personnage différent à la fonction différente, mais il représente aussi une autre façon de parler et de penser.

Est-ce qu'écrire sur l'Irak, sur les horreurs de la guerre, a été une façon de les exorciser, de les apaiser un peu?
Je ne suis pas sûr. Je me sens encore plus en colère après avoir écrit ce livre, quand je repense à ce que les gens ont traversé, aux erreurs politiques, aussi, qui ont été énormes… Lorsqu'on parle de l'Irak, la question est souvent: fallait-il y aller ou pas? Mais c'est presque trop facile comme question. Parce qu'il y a des années de politique après ça, sous Bush, puis sous Obama. Ces politiques ont été parfois bonnes, parfois mauvaises, parfois épouvantables. Et tout ça se compte en vies et en souffrances humaines, surtout côté irakien. La nouvelle «Le dollar, une autre arme» («*Money as a weapon system*») est comique. Mais lorsque je faisais des recherches là-dessus, j'étais constamment en rage.

Est-ce un livre contre la guerre?
C'est un livre qui interroge nos responsabilités en tant que citoyens. Nous sommes encore en train de nous demander ce qu'est cette guerre? Est-ce que nous allons nous sentir bien, comme après la Seconde Guerre mondiale? Ou est-ce que, pour l'Amérique, ce sera comme le Vietnam ou la Corée? L'Irak, c'est difficile, et ce n'est pas fini…

Seuls face à l'absurde

Douze nouvelles, douze points de vue. On ouvre *Fin de mission,* on est d'abord rebuté. Ces Marines qui se tapent dans le dos, l'amitié virile, l'angoisse du retour, la peur devant cette femme qu'on retrouve alors qu'on a peut-être été transformé par les atrocités, par la peur. Et puis, la fête. On offre des hot-dogs aux Marines déboussolés. Drôle de décor. «Et un château gonflable. Il y avait un putain de château gonflable», souligne le héros de la première nouvelle. Voici d'un coup toute l'étrangeté de l'expérience qui surgit. Un décalage, quelque chose en trop ou qui manque, qui fait qu'il est impossible pour ceux qui sont allés là-bas de se retrouver en accord avec le monde d'ici. Peut-être surtout parce que ceux d'ici ne veulent pas vraiment faire l'effort de comprendre.

Alors Phil Klay se fait précis, clinique. Gestes, lieux, récits. Il y a ceux qui ont exagéré, pris des risques, fait tuer fièrement leurs hommes. Il y a ceux qui ont tiré, mais ont-ils tué quelqu'un? Ont-ils vraiment joué un rôle dans cette guerre irréelle? Et puis, au loin, il y a le fantôme d'un pays, l'Irak, qu'on ne découvre jamais, même quand on a pour mission d'aider ses habitants. Même armés de dollars et d'uniformes de baseball, les personnages de Phil Klay demeurent en décalage. **E. Sr**

>> Consultez les critiques littéraires sur Internet
www.letemps.ch/livres

LA LIBERTÉ
QUOTIDIEN ROMAND ÉDITÉ À FRIBOURG
le 14 février 2015

Dans les ténèbres irakiennes de la guerre

Phil Klay. Trente ans à peine et il est déjà un vétéran, rescapé de l'enfer. Dans un recueil de douze nouvelles honoré par le National Book Award 2014, cet ancien marine dépeint la violence du choc et le difficile retour des survivants.

ALAIN FAVARGER

Dans «Fin de mission», Phil Klay évoque la terrifiante routine de la guerre, celle d'Irak où il a combattu sous drapeau américain entre 2007 et 2008. KEYSTONE

Le livre est dédié aux parents de l'auteur, qui ont vu leurs trois fils s'engager dans l'armée «en temps de guerre». En l'occurrence, pour Phil Klay, il s'agissait de celle d'Irak où il a servi, dans la province d'Anbar, de janvier 2007 à février 2008. Quand, après la rapide et facile élimination du régime de Saddam Hussein, l'impératif fut de stabiliser le pays. Mais aussi, bien vite, de faire face à la réaction de rejet suscitée, chez nombre d'Irakiens, par l'occupation militaire américaine. Début d'une longue nuit pleine d'effroi, de sang et de cauchemars.

Dans le texte qui donne son titre au recueil, *Fin de mission*, le narrateur relate son retour aux States après plusieurs mois passés à se battre contre les insurgés de la région de Falloujah. D'emblée le ton est donné. Ce qui turlupine le soldat avant de revoir les siens, ce n'est pas tellement le souvenir des combats. Mais l'ordre que lui et ses camarades ont reçu un jour de tirer sur des chiens. Au motif que ceux-ci, vagabonds et squelettiques, ont pris la mauvaise habitude de se nourrir des cadavres et de laper leur sang. Certes, pas du sang américain, mais quand même ça fait désordre. Or tuer ces bêtes a perturbé le marine, au demeurant nostalgique de son propre labrador.

Le camarade carbonisé

Quand il retrouve sa femme Cheryl, amaigrie, plus maquillée aussi, dont la peau lui paraît si douce après sept mois passés à dormir par terre ou sur des lits de camp, celle-ci lui annonce que son chien est malade. S'excusant de ne l'avoir pas mené chez le vétérinaire, elle s'attire cette verte réaction: «Tu as l'intention de donner une centaine de dollars à un enfoiré pour qu'il tue mon chien?» Pour le marine, c'est une question d'honneur, il s'en chargera lui-même, mais sans se priver de cajoler encore un peu sa bête dans son salon devant la TV.

Boire et se saouler d'images du petit écran sont d'ailleurs dans ce livre l'un des moyens les plus sûrs auxquels les revenants des guerres d'Irak et d'Afghanistan ont recours pour décompresser. Goûter à l'ivresse de l'oubli à défaut d'effacer les stigmates des traumas qui les oppressent.

A la suite de cette nouvelle inaugurale, l'auteur déploie tout l'éventail des figures ordinaires de la guerre. Comme ces interventions éclairs, moins de deux minutes pour nettoyer une maison suspecte à coups de grenades aveuglantes et de fusils à pompe. Un travail de pros, avec un minimum de pertes et la prise en charge immédiate des blessés. Ce qui n'empêche ni la peur d'envahir les aisselles et les bas-ventres, ni le choc de découvrir tel camarade carbonisé à côté de son véhicule. Dont il faut ensuite prendre soin de la dépouille, récupérer la plaque d'identification et autres documents personnels dans un magma de matière fondue. Et détacher les doigts des mains brûlées, l'une crispée autour d'un petit objet fétiche.

Pour les boys de retour au pays natal, la réinsertion est difficile

Routine de la guerre. Mais aussi calvaire des grands blessés comme celui du soldat Jenks ayant survécu miraculeusement à une explosion. La reconstruction du corps amoché nécessitera cinquante-quatre interventions chirurgicales et une interminable rééducation. Commentaire de l'intéressé qui se dit chanceux: «Certaines des techniques qui m'ont sauvé n'existaient même pas avant l'Irak, comme par exemple donner du plasma frais en même temps que du concentré de globules rouges qui facilitent la coagulation.»

D'autres nouvelles s'intéressent à la difficile réinsertion des boys de retour au pays natal. Comme dans ce texte, inspiré du parcours de l'auteur, où l'on voit le protagoniste prendre des contacts et revenir aux études à la New York University, cessant enfin de consulter sur internet les sites de l'armée pour savoir si quelqu'un qu'il connaît est mort. Le syndrome post-traumatique ne disparaît pour autant, l'étudiant restant encore longtemps replié sur lui-même jusqu'à ce qu'une fille vienne à sa rencontre et le touche en lui racontant sa propre histoire d'enfant maltraitée.

Ombres irakiennes

Quid alors des Irakiens dans cette histoire américaine? Il faut reconnaître qu'ils restent là en toile de fond, présence sourde et menaçante, ou spectres noirs d'ingénieux poseurs de bombes et fauteurs d'attentats. Cependant que, figée et circonspecte, se dresse la masse anonyme que l'on tente d'apprivoiser par des aides ponctuelles, des programmes médico-sociaux ou, de manière dérisoire, par une initiation aux règles du base-ball! Mais, sous la plume de Phil Klay, place est aussi faite aux doutes et inquiétudes de nombre de marines. Rien de factice alors, comme dans ce texte intitulé *A dix kliks au sud*, où l'on voit un jeune artilleur novice demander, après son baptême du feu, ce qu'il advient des corps des ennemis tués. On lui rit au nez.

Un mot encore du style de ce livre, lauréat en 2014 du fameux National Book Award. Une écriture simple, plutôt familière, qui n'atteint certes pas les sommets de Stephen Wright dans *Méditations en vert* (Gallmeister, 2010) sur la guerre du Vietnam. Mais qui se montre efficace et troublante sur la matérialité de la guerre et l'impact majeur qu'elle peut avoir sur les consciences. I

> **Phil Klay,** *Fin de mission*, trad. de l'anglais par François Happe, Ed. Gallmeister, 309 pp.

4 février 2015
ouest france

La survie des vétérans américains d'Irak

Fin de mission, Phil Klay, *Gallmeister,* 320 pages, 23,80 €.

Un soldat en Irak doit abattre des chiens qui se nourrissent de cadavres, puis, quelques mois après, reprendre place sur son canapé dans une banlieue résidentielle où femme et labrador l'attendent. Un marine affecté aux « Affaires mortuaires » identifie, transporte et inhume des combattants indistinctement Irakiens et Américains. Pendant ce temps, un jeune officier se voit assigner la tâche absurde d'améliorer la vie des civils en leur apprenant à jouer au base-ball.

Dans ce recueil de nouvelles, Phil Klay emmène le lecteur sur les lignes de front de l'Irak et de l'Afghanistan. Il cherche à comprendre ce qui s'est passé là-bas, mais aussi, surtout, comment vivent ceux qui sont rentrés. Entre brutalité et foi, culpabilité et peur, impuissance et besoin de survie, les vétérans cherchent un sens à donner au chaos auquel ils ont réchappé.

La Libre BELGIQUE
11 février 2015

Culture Littérature

- Vétéran du corps des marines, Phil Klay a combattu en Irak.
- De ce vécu, il a tiré un recueil de nouvelles, "Fin de mission".
- Qui a reçu en 2014 le National Book Award et, tout récemment, le soutien du président américain.

"Réfléchir à la guerre est une responsabilité collective"

"Fin de mission", recommandé par Barack Obama

Rencontre **Geneviève Simon**

De janvier 2007 à février 2008, Phil Klay a servi, au sein du corps des marines, dans la province irakienne d'Anbar. De cette expérience, il a tiré douze nouvelles d'une grande intensité, rassemblées sous le titre "Fin de mission" ("Redeployment"). Ce recueil lui a valu le National Book Award 2014 et l'attention de Barack Obama, qui a recommandé tout récemment sa lecture sur CNN (http://edition.cnn.com/videos/tv/2015/02/01/exp-gps-obama-sot-book.cnn). Le président américain y a vu, en tant que commandant en chef des armées, le douloureux rappel du coût et des sacrifices humains qui découlent de décisions prises, a-t-il rappelé, pour de bonnes raisons. Une grande fierté pour ce jeune auteur qui n'a de cesse d'écrire à hauteur d'homme et de placer son curseur sur le plan moral.

Une position où agir

Troisième d'une fratrie de cinq garçons, Phil Klay a quitté l'armée en 2009, mais n'en a pas tout à fait fini avec elle pour autant, puisque deux de ses frères y sont encore engagés: l'un à Guantanamo, l'autre comme réserviste. *"Dans ma famille, il y a toujours eu un fort sentiment de service."* Leurs parents avaient, eux, préféré une autre voie. *"Mon père était dans le Peace Corps et ma mère a travaillé dans l'aide médicale internationale."* Phil Klay n'avait pas encore vingt ans quand il a effectué son choix. *"Je voulais me mettre dans une position où je pouvais agir. La question n'était pas de déterminer si c'était bien ou pas d'envahir l'Irak – la décision avait déjà été prise. Il s'agissait de savoir ce que je pouvais faire dans ce contexte-là."* A la différence de certains, le 11 Septembre n'a pas été déterminant. *"Pour la plupart, s'engager n'est pas une décision politique. On ne sert ni Bush, ni Obama. Les motivations sont variées: l'idéalisme, l'aventure, les études payées, le goût pour l'armée et l'éthique militaire, l'uniforme sexy. C'est souvent un mélange de différentes raisons."* Qui, d'une manière ou d'une autre, reflètent la société américaine. *"La façon dont vous interprétez l'engagement est liée à votre vision de l'Amérique, avec ses bons et ses mauvais côtés."*

Phil Klay a toujours été un bon lecteur. *"C'est ainsi que tout commence."* Il écrivait déjà avant de partir pour l'Irak. *"L'écriture est pour moi un moyen de réfléchir à un sujet, parce qu'elle apporte de la rigueur. Mettre ses idées en fiction permet de les rendre vivantes, de les faire lire à d'autres, et donc de vous mettre au défi."* Mais la guerre a fait évoluer sa relation à l'écriture. *"Avant, j'avais de grandes idées sur les livres. Après mon retour, j'avais ce sujet et le besoin de l'exprimer : je me devais d'écrire sur la guerre."* Ce n'est qu'une fois rentré que Phil Klay a commencé à mettre sur papier de ce qu'il avait vécu en Irak.

Croiser les points de vue

"Fin de mission" se compose de douze textes qui entraînent le lecteur dans les méandres de l'âme de soldats de terrain qui, quoi qu'il leur arrive, devront encore se battre demain, de survivants qui culpabilisent, d'êtres pour qui le retour n'a rien d'aisé. Sans en avoir l'air, Phil Klay pose des questions toujours interpellantes parce qu'elles démultiplient les points de vue. Il y a les décisions absurdes et l'excès de bureaucratie. Il y a le sort des morts, qu'ils soient américains ou irakiens. Il y a cet aumônier qui s'interroge sur la manière de secourir spirituellement des hommes en pleine bataille. Et puis, surtout, il y a une expérience difficile à partager. *"Ce n'est pas impossible, mais c'est très compliqué. Beaucoup de mes narrateurs veulent raconter leur histoire, mais ils ignorent sous quel angle attaquer le sujet et ne savent pas ce qu'ils éprouvent par rapport à ce qu'ils ont vécu. De plus, très souvent, les civils projettent leurs idées et leurs préjugés sur eux, et vice versa."*

> *"Un de mes anciens profs m'a demandé si les lycéens pouvaient lire mes nouvelles. J'ai répondu oui: peut-être que dans un an, ce sont eux qui partiront à la guerre."*
>
> **PHIL KLAY**
> Vétéran du corps des marines devenu écrivain.

Pourtant, témoigner reste essentiel. L'association Words After War y veille notamment. Phil Klay, lui, a participé à l'atelier d'écriture pour anciens combattants de l'université de New York. *"Sur un plan personnel, nous ne comprenons ce que nous avons vécu que si nous en parlons dans la communauté vis-à-vis de laquelle nous nous sommes engagés. La guerre n'est pas seulement une expérience personnelle. Elle résulte des décisions politiques d'une société et a des conséquences qui dépassent les Américains. Réfléchir à la guerre dans tous ses aspects est une responsabilité collective qui engage ceux qui font la guerre mais aussi les habitants du pays où se déroule le conflit comme l'ensemble des Américains. C'est bien plus vaste que ce que peut accomplir un livre, mais il est mon offrande à ce processus."*

Perspectives extérieures

Face à une telle réalité, les mots ne sont-ils jamais dérisoires? *"Dans les romans de guerre, l'idée romantique que celle-ci ne pourrait être décrite que par une théologie négative – on ne peut pas décrire Dieu, on ne peut que décrire ce qu'il n'est pas – est fort répandue. Mais j'ai beaucoup de problèmes avec cette idée. C'est facile de dire qu'étant le seul à avoir vécu cette expérience, je suis le seul à pouvoir la comprendre. Je pense au contraire qu'on a besoin d'en discuter avec les autres pour prendre du recul. Pour parler la guerre, mais aussi de tout dans la vie, on a besoin de perspectives extérieures. Les mots ne sont pas parfaits mais c'est tout ce dont nous disposons, et une expérience qui est vécue dans la solitude ne suffit pas: il faut la partager."*

"Les gens mentent. Les souvenirs mentent", écrit Phil Klay dans "Histoires de guerre". Et ce qui peut paraître paradoxal ne l'est pas: la fiction, assure-t-il, peut redonner une part de vérité aux faits. *"Quand vous écrivez de la fiction, vous vous forcez à imaginer d'autres expériences que les vôtres, et le lecteur à votre suite. Et ce, pas seulement au niveau des sensations, mais aussi de l'intérieur. Quand j'écris l'histoire réelle d'un marine qui est mort, il m'est difficile d'ignorer ce que sa famille va penser en lisant. Alors que dans la fiction, je ne me concentre que sur la vérité absolue, sans me préoccuper du regard des autres. Et c'est la seule façon dont on peut se justifier pour écrire sur de tels sujets."*

→ *Phil Klay, "Fin de mission", traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, Gallmeister, 309 pp., env. 23,80 €*

LE SOIR

17 mars 2018

nouvelles

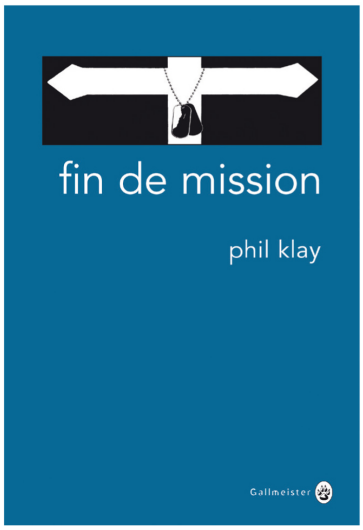
Fin de mission ***

Les vétérans de la guerre d'Irak restent avec leurs traumatismes, leur sentiment d'exil dans leur propre pays. Un des livres les plus forts sur la guerre. Douze histoires parmi les plus dérangeantes dans ce genre où le cliché est si fréquent. J.-C. V.

Traduit de l'américain par F. Happe, Gallmeister Totem, 304 p., 9,40 €

Enfants du Mékong

29 mai 2015



La guerre dans la peau

Les lèvres éclatées, le nez en sang, les genoux qui grincent et les tympans qui sonnent. Des hurlements de femmes, des pleurs d'enfants, des aboiements d'hommes et des chiens qui chialent. Le goût de la poussière, l'odeur de la poudre, le feulement des treillis et les rafales qui claquent. Le sourire des survivants, la grimace des macchabés, la douleur des familles et la haine des envahis. Le fric qui coule, la misère qui suinte, les plaies qui suppurent et les villes en loques.

Un fantassin traumatisé, un mollah exténué, un vétéran amoché et un héros démantibulé. C'est de tout cela dont il est question dans le brillant ouvrage signé par Phil Klay. Non content d'être rentré sain et sauf de l'horreur irakienne, ce jeune écrivain a trouvé l'énergie nécessaire pour écrire un livre époustouflant sur la guerre.

Sa guerre, dans l'envers du décor. Ce recueil, en plus d'être un diamant brut de littérature, peut aussi se lire comme un essai sociologique illustré par du terrain et émaillé par plusieurs mois de recherches intensives et de réécriture acharnée. Fin de mission est une galerie de portraits tous plus réussis et poignants les uns que les autres. Une série de visages, de cœurs qui battent et souffrent à l'unisson. Douze histoires.

Douze profils. Mille protagonistes. Tous racontent la guerre, son horreur et ses platitudes, son ennui, sa boucherie. « Quelqu'un a dit, La guerre, c'est 99% d'ennui absolu et 1% de pure terreur. Il n'a pas été en Irak. C'est plutôt 50% d'ennui et 49% de terreur ordinaire. Et 1% de pure terreur. » Fin de mission est à la littérature, ce que Platoon, Full Metal jacket ou Les lettres d'Iwo Jima sont au cinéma : un chef d'œuvre. Couronné en 2014 par le National book award, le Goncourt américain, Fin de mission est la preuve que les Américains savent, entre autre, faire admirablement deux choses : la guerre et la raconter.

▶ **Matthieu Delaunay**

■ *Fin de mission, Phil Klay, éditions Gallmeister 320 pages, 23,80 euros.*

L'Echo
14 août 2015

Mission impossible

«Fin de mission» de Phil Klay (Gallmeister), National Book Award 2014, est une plongée intérieure dans l'absurde guerre d'Irak.

Par Sophie Creuz

Comment s'en sortir face à des « insurgés » qui, abrités derrière un bouclier d'enfants, leur tirent dessus? © BELGA

«Fin de mission»

Phil Klay traduit par François Happe, Gallmeister, 23,80 euros

La plupart avaient 19 ans, sortis du salon de leurs parents. De braves gosses qui voulaient seulement quitter leur bled et servir une grande cause. Le Bien contre le Mal, prôné par Bush, semblait à leur mesure.

La guerre se jouait alors sur playstation, en mangeant du popcorn. À Felloujah, la cible maintenant c'est eux. L'entraînement, les réflexes, les sauvent la plupart du temps. Mais comment s'en sortir face à des «insurgés» qui, abrités derrière un bouclier d'enfants, leur tirent dessus? Quand commence le Bien?

Phil Klay fut sous-lieutenant en Irak de 2007 à 2008, engagé volontaire. Il sortait de l'université, passé directement de la faculté des lettres à la section boucherie.

Les écrits de 14-18 avaient, pour l'horreur du lyrisme, des couleurs expressionnistes, un désespoir élégant, dernier rempart de civilisation. Les nouvelles de Phil Klay gardent, elles, une distance fraternelle pour ses coreligionnaires, une lucidité, une ironie tragique, un sens de l'observation de snipper, et une tactique de progression imparable, restes sans doute d'instruction… Le vécu a, chez lui, une vérité intérieure: nul besoin de descriptif, de décor, de crescendo psychologique, d'effet de manche. La peur, la honte, la folie, la solitude, la violence sont incrustés dans la chair et le corps du texte.

{ Nouvelles de guerre

Il y a ce permissionnaire qui, 48 h avant de se balader, traîné par sa copine, dans l'air conditionné du centre commercialisé de Jacksonville, était à Ramadi. Fournaise et stress, gilet pare-balles et voitures piégés. Là-bas, *«la seule chose qui me fait envie, c'est tuer des Irakiens»,* dit un autre. *«Voilà. Tout le reste, c'est juste: mets tout en sommeil jusqu'à ce que tu puisses faire quelque chose. Il n'y a a que tuer des hajji qui donne l'impression de faire quelque chose. Et pas seulement perdre son temps.»*

Sur son canapé, caressant son chien, il revoit le clébard irakien qui lapait le sang d'un cadavre. Cet impossible à dire est le tombeau du soldat inconnu, celui que raconte, avec maestria, Phil Klay. Dans ses récits, beaucoup de souffrance, des jeunes gens confrontés à la démesure, la destruction, le non-sens d'une libération qui a tout détruit, y compris eux, sans rien mettre à la place. Le désespoir tue, des deux côtés. L'absurdité aussi. On sauve ceux qu'on cherchait à abattre l'instant d'avant. Ce terroriste à la mâchoire arrachée, tortionnaire d'un policier irakien, et ce soldat US blessé dans l'assaut: aux soins intensifs ensemble ou presque.

La souffrance infligée et reçue, seul partage possible. Par-dessus le gouffre, devant la fosse commune du mensonge, Yankees et Irakiens peuvent se pencher, en frères.

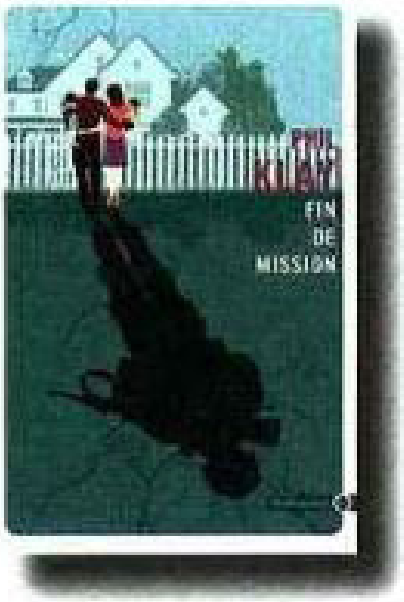
Bernanos, le poète soldat Wilfred Owen, le sermon sur la chute de Rome de Saint-Augustin, celui d'un formidable aumônier militaire, ourlent de velours la folie et les jurons orduriers des conscrits. L'insulte humiliante était, en Irak, une arme offensive à l'adresse des musulmans et les femmes en faisaient souvent les frais.

Sans complaisance, par petites touches, Phil Klay bouleverse par sa douceur, son humanité et par la justesse des portraits. Ni héros ni martyrs, pas même des soldats, quelques salauds, mais surtout des êtres humains manipulés de loin, par des fanatiques, tyrans ou républicains. Phil Klay raconte l'inutilité de ces vies détruites.

Bardé de prix littéraires, y compris celui des Marines, on voudrait qu'il ait été entendu, du moins jusqu'à la prochaine guerre.

«Fin de mission» (Gallmeister) de Phil Klay a reçu le prestigieux National Book Award 2014 aux Etats-Unis. **Ces nouvelles seront lues par Bouli Lanners à L'Intime Festival de Namur, le 28 août à 20 h 30,** avant un entretien en duplex avec l'auteur depuis New York.

GLOBE-TROTTERS
mai/juin 2018



Fin de mission

Au fil de nouvelles, des soldats américains relatent leur fin de mission au Moyen-Orient et leur retour. Phil Klay, lui-même vétéran du Corps des Marines, livre le chaos et la brutalité de la guerre avec une justesse bouleversante, sans jamais pourtant perdre foi en l'Homme. Ce livre fort nous rappelle à nous voyageurs que le monde abrite des merveilles comme les pires absurdités.

de Phil Klay
Éd. Gallmeister, 9,40 €